

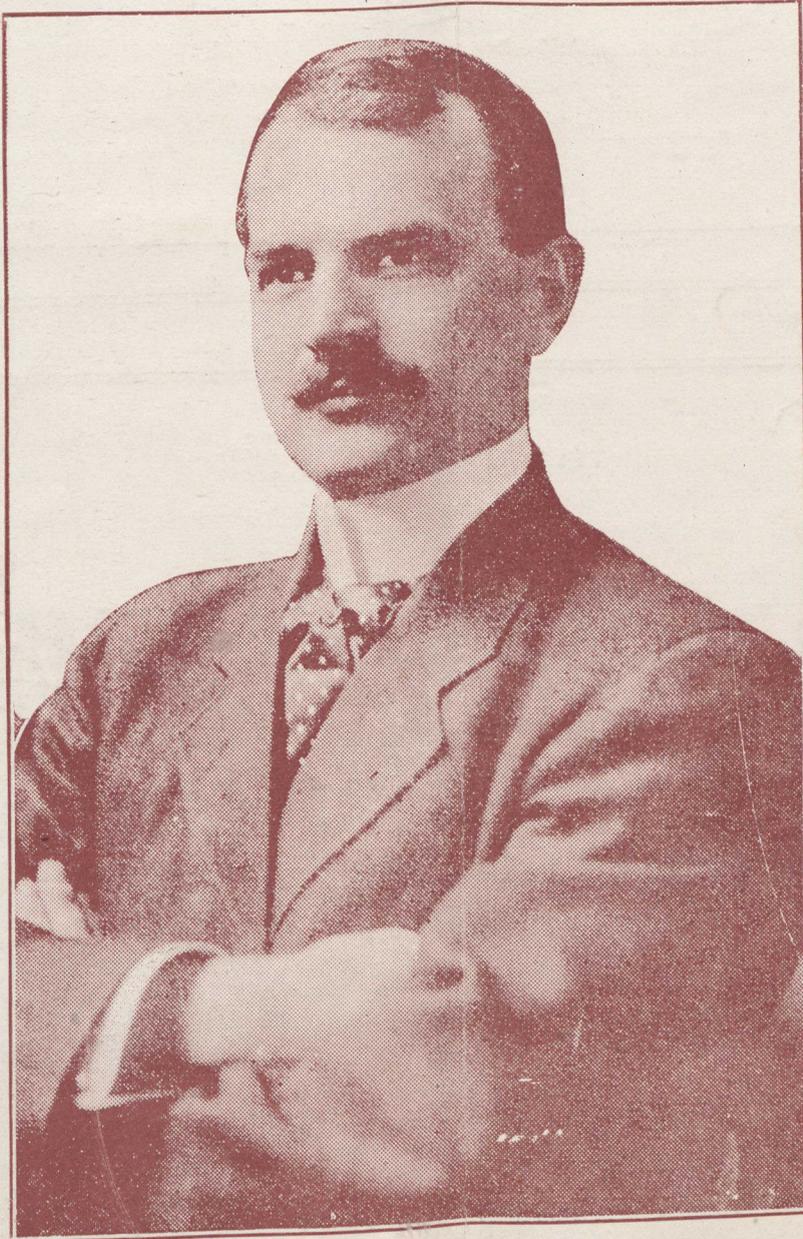
La Vie Canadienne

QUEBEC
28 Novembre 1918

REVUE HEBDOMADAIRE

TOME I
No 21

RELIGION—POLITIQUE—SCIENCES—ARTS



L'HONORABLE P.-E. BLONDIN,
Ministre des Postes du Canada.

LA VIE CANADIENNE

LA VIE CANADIENNE est publiée à Québec et imprimée aux ateliers de la Cie de l'Événement,
30, rue de la Fabrique ; nom de l'éditeur : J.-E. Barnard.

SOMMAIRE

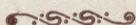
En passant.....	Divers	Les faits de la semaine.....	Joinville
Dangers pour la paix.....	J.-A. Lander	Une semaine de guerre.....	A. Gobeil
Lettre de France.....	Eugène Tavernier	Autour d'une chanson.....	G. Lanetôt
La semaine liturgique.....	l'abbé J.-A. D'Amours	L'ouvrier.....	Jean Lander
Conduite de la guerre.....	André Beaunier	La messe dans les blés.....	Ch. Quénet
Les incunables européens.....	Ernest Myrand	Echos et commentaires.....	LeLiseur
La justice de notre cause.....	Thomas Chapais		

TÉLÉPHONES { LEVIS : - 46
QUÉBEC 6207

JOS. GOSSELIN LIMITÉE

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX
— ET INGÉNIEURS —

Constructions d'Eglises, de Couvents, d'Edifices
de toutes sortes



SIEGE SOCIAL :
55, RUE ST-GEORGES,
LEVIS, P. Q.

SUCCURSALE:
85, RUE DALHOUSIE,
QUÉBEC, P. Q.

La Vie Canadienne

REVUE HEBDOMADAIRE

TOME I

QUEBEC, 28 NOVEMBRE 1918

No 21



EN PASSANT



Zèle et Prudence

DEUX dépêches récentes de la "presse associée" ont mis le Souverain Pontife en cause devant l'opinion publique : l'une annonçant que le Pape demandera au congrès de la paix de favoriser une solution équitable de la question romaine ; l'autre rapportant une réponse du Cardinal Secrétaire d'Etat au Cardinal Hartmann, où le Pape parlerait de ses sympathies pour le peuple allemand.

Le premier embarras pour un journal catholique en face de ces dépêches soudaines est toujours de ne pas savoir au juste si elles sont vraies intégralement, ce qui n'est généralement pas le cas, et ensuite de démêler la part de vrai et la part de faux qui peuvent s'y trouver.

Un autre embarras est celui de ne pas discerner facilement, au point de vue des intérêts du pape et aussi de la société, quel parti prendre : parler ou se taire, donner son adhésion ou faire des réserves. L'unique parti pratiquement sage, qui a bien ses inconvénients pourtant, est presque toujours d'attendre des informations sûres, des confirmations ou des dénégations autorisées.

Car il y a un double devoir pour les catholiques : soutenir les directions pontificales sans les atténuer ni les exagérer, les défendre contre les attaques et contre les interprétations qui les dénaturent.

Si les catholiques avaient un service sûr d'informations, beaucoup d'ennuis et de faux pas seraient évités pour les journalistes catholiques, mais quand auront-ils ce service ?

En attendant, il faut que le respect obéissant pour les directions pontificales s'allie à la prudence pour ne pas leur susciter de difficultés. L'excès de zèle, surtout si ce zèle est fortifié par des passions politiques qui l'égareront facilement, est ici aussi redoutable, plus redoutable même, que le manque de zèle.

On a déjà vu des polémistes se faire indûment des armes des paroles authentiques ou supposées du Pape, pour combattre leurs adversaires politiques ; on a même vu des politiciens s'armer des paroles du Pape pour prêcher à leur façon la déloyauté et la félonie. Ceux-là, certainement, nuisaient plus au Pape

et à la religion qu'ils ne le pensaient, en les rendant odieux à tous ceux qu'ils combattaient ainsi, à coups de fausses interprétations des paroles et des actes du Pape.

La mission du Souverain Pontife dans la société internationale grandit en difficultés et en importance, avec les difficultés grandissantes des jours présents. C'est une raison pour les catholiques clercs et laïques qui n'ont pas charge ni mission de gouvernement dans l'Eglise ni même dans la Société, de redoubler de zèle et aussi de prudence pour que la société, qui a grand besoin de l'action de l'Eglise, ne soit pas exposée à ignorer ni à voir sous un jour faussé l'action de cette même Eglise.

L'Eglise a des ennemis nombreux et habiles qui répandent contre elle bien des préjugés. Il faut dissiper ces préjugés et combattre ces ennemis à force de lumière plus qu'à force de coups, comme fait le Souverain Pontife lui-même.

Rétablissons la vérité des idées, des doctrines, la vérité aussi des faits : *luceat lux vestra coram hominibus*. Cela vaut mieux que les attaques les plus ardentes et même les plus brillantes. Soyons zélés pour l'Eglise et pour sa cause, qui est la cause du monde, la cause de la civilisation, mais que notre zèle s'éclaire des vrais principes catholiques et d'une véritable prudence. Craignons de ne pas servir l'Eglise qui a besoin de notre zèle, mais craignons autant et parfois davantage de la compromettre.

J.-A. L.

Etonnement bien étonnant

LES dépêches nous ont apporté les impressions d'un des délégués allemands venus en France pour conclure l'armistice. En somme, les Boches ont eu la naïveté d'être surpris de ne pas recevoir un accueil empressé et cordial, et ils ont l'inconscience de le dire.

Voici, en effet, un résumé de leurs impressions :

Il m'a semblé que l'on avait prolongé à dessein le voyage afin de nous transporter à travers des régions dévastées et nous préparer ainsi à ne pas trop nous étonner de la dureté des conditions qui allaient nous être soumi-

ses. L'un de nos conducteurs nous dit, à un moment donné, en nous montrant un monceau de ruines : "Regardez ici Saint-Quentin".

Nous avons été des mieux traités dans le logement que nous occupions : nous avions en abondance tout ce dont nous avons besoin. Nous y demeurâmes trois jours. Ceci nous fit apparaître encore plus rude la dureté des conditions qui nous furent soumises et la froideur avec laquelle on nous reçut.

(Le narrateur fait remarquer, en effet que les officiers français et l'amiral Wemyss, représentant de l'Angleterre, maintinrent pendant toutes les négociations une attitude des plus froides sans le moindrement la tempérer par un mot d'amitié.)

Le maréchal Foch, que nous vîmes seulement deux fois, au commencement et à la fin de la conférence, nous parût inflexible, d'une grande dureté. Il ne nous a pas dit un seul mot qui pût nous rappeler les anciens chevaliers de la nation française.

Malgré la froideur qu'il nous a manifestée, il a traité avec courtoisie.

Au reste, il n'y avait pas grand'chose à traiter ou à négocier. Nous fîmes remarquer l'impossibilité technique de certaines conditions et, finalement, nous fûmes obligés de signer.

Durant la discussion des officiers français mirent entre les mains des représentants allemands des journaux de Paris annonçant l'abdication de l'empereur Guillaume.

Avec notre meilleure bonne volonté, termine le narrateur, nous ne pûmes apercevoir sur leur figure le moindre sourire de triomphe ; nous ne discernâmes que l'expression d'un sentiment de haine.

Evidemment, il faudra du temps aux barbares germains pour réaliser la position que leur guerre leur a faite dans l'estime des peuples civilisés. Ils ne comprennent pas qu'ils sont pour longtemps en horreur à tous ceux qui viennent de les connaître, à tous ceux surtout qui les ont connus d'un peu près. Cependant quelques-uns, de ceux dont les horizons intellectuels dépassent un peu les forêts de la Germanie—comme Herr Ballin, que nous citons dans notre dernier numéro—se doutaient bien un peu de l'estime et de l'affection que leur sauvage conduite leur préparait dans le monde. Mais les autres ne se doutaient apparemment pas de la monstruosité de leur barbarie. Ils se croyaient des droits que n'ont pas les autres hommes. Ils s'imaginaient que les bienfaits que leur domination allait donner aux autres nations n'étaient pas payés trop cher de tant de ruines, de tant de sang, de tant de morts. Il en étaient venus à croire que plus la guerre est cruelle, plus elle est courte et plus elle est humaine.

A force de ce croire des surhommes, par suggestion épidémique, ils en sont venus à n'avoir plus rien d'humain, et ils ont une égale répulsion pour le bon sens et pour la douceur.

On peut discuter s'ils sont plus fous que criminels ou plus criminels que fous. Quelle que soit la réponse, il faut prendre toutes les plus sûres précautions contre leur méchanceté ou contre leur folie.

S. D.

Notre tradition nationale

Il y a trente ans, à la fin de l'année 1888, le président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec ayant invité S. E. le Cardinal Taschereau à célébrer la messe de la fête de Saint-Jean-Baptiste, que l'on préparait plus particulièrement solennelle pour l'année suivante, en reçut cette réponse qui établit, une fois de plus, la tradition ininterrompue de notre vie nationale :

Monsieur le Président,

Bien volontiers j'accepte l'invitation que vous me faites au nom de la Société St-Jean-Baptiste de Québec, de célébrer le 24 juin prochain à la messe, lors de l'inauguration d'un monument érigé à la mémoire de Jacques Cartier et des missionnaires martyrs du Canada. On y chantera le même "Credo" qui se chantait dans toute l'Eglise bien avant Jacques-Cartier et se chantera jusqu'à la fin du monde.

Pour nous, Canadiens-français, aucune fête nationale ne saurait toucher ou réjouir nos cœurs si la religion n'y avait sa juste part. C'est elle qui nous a faits ce que nous sommes ; c'est elle qui nous donne cette vitalité qu'on admire ; à elle aussi nous devons reconnaissance et attachement. Nos antiquités et nos traditions ne remontent pas au delà de trois siècles et demi, mais elles sont toutes marquées du sceau de l'amour de Dieu et de l'Eglise, de la fidélité à la patrie et de la loyauté à nos souverains. Il y a longtemps que la croix plantée par Jacques Cartier est tombée de vétusté, mais le temps n'a pas de prise sur celle qui est gravée dans nos cœurs et la fête du 24 juin prochain en sera une preuve évidente.

Veillez, M. le Président, agréer l'assurance de mon dévouement.

E. A. CARDINAL TASCHEREAU.

Arch. de Québec.

Ainsi, amour de Dieu et de l'Eglise, fidélité à la patrie, loyauté à nos souverains : telle est la tradition à laquelle nous devons notre conservation et nos progrès. Il n'y a pas d'autre voie pour nous, si ce ne sont les voies multiples des égarements et des déchéances, les voies de la perdition.

J.-A. B.

Il y a un malheur plus grand que la banqueroute pour les nations, c'est l'oubli du nom de Jésus-Christ.

P. CAUSSETTE



DANGERS POUR LA PAIX



L'ANNONCE et l'approche de la paix par la victoire réjouit bien légitimement toutes les âmes. La guerre a été si barbare du côté de nos ennemis, et la possibilité de leur triomphe ou même du maintien de leur résistance indomptée constituait un tel péril, un tel cauchemar pour le monde civilisé !

La paix cependant n'est pas encore faite, et l'Allemagne, vaincue mais non écrasée, reste une menace et un réel danger, non seulement pour ses voisins, mais pour toute l'Europe, pour tout le monde, dont l'Europe reste le centre. Ce n'est pas tout d'avoir la paix, une paix quelconque ; une paix qui ne peut plus être hâtive, mais qui pourrait être précaire. L'heure est passée, heureusement, de la paix à tout prix réclamée par les pacifistes, mais l'heure n'est pas encore passée d'une paix injuste, imprévoyante, faussement humanitaire et véritablement cruelle.

Pour que la paix profite à tout le monde, y compris les vaincus, il faut qu'elle soit juste, sans doute, et c'est là sa condition essentielle, mais il faut aussi qu'elle ôte aux ennemis non encore convertis, le goût et la possibilité de recommencer. Ce goût et cette possibilité feraient en effet leur malheur et celui de toutes les nations.

Plusieurs, en effet, se sont trompés sur le sens juste et réel du vœu exprimé par le Pape, d'une paix profitant à tous les peuples, et ils l'ont compris dans un sens matériel, ce qui était ne pas le comprendre. Ainsi il est arrivé à quelques-uns de travestir ce vœu d'une paix profitant à toutes les nations en désir d'une paix ne profitant à aucun des belligérants, d'une paix laissant les maux irréparés, les crimes impunis, d'une paix qui aurait nui à tous les belligérants en encourageant les criminels, ce qui n'est pas leur être utile, et en laissant les victimes du crime sous le poids de leurs désastres. Ceux qui ont commis ce travestissement de la pensée du Pape ont-ils eu conscience de leur méfait ? Il se peut bien que non. Ils n'ont pas vu clair, et ils ont substitué leurs passions aigries à la charité du Souverain Pontife, sans se douter qu'ils travestissaient la pensée du Pape et même la contredisaient.

Ce qu'il faut donc retenir, c'est qu'on ne manque pas à la justice ni même à la charité envers l'Allemagne, en la considérant comme une nation vaincue mais toujours dangereuse, en lui imposant de payer ses dettes et de réparer ses méfaits, en lui imposant même un châtement pour ses crimes et en prenant contre elle de sûres précautions pour l'avenir. Il faut en effet rappeler ici le mot de S. Augustin, cité dans la belle étude du R. P. Chossat que nous avons analysée, il y a quelques mois : "*Utiliter vincitur, cui licentia iniquitatis eripitur.*—Celui-là est vaincu utilement pour lui-même

me qui se voit enlever son pouvoir d'iniquité." Pensée que le savant professeur jésuite exprimait en d'autres termes quand il disait : *Exiger pleine satisfaction est souvent le seul moyen d'aiguiller l'ennemi sur la voie du progrès dans la justice.*

* * *

D'ailleurs l'Allemagne elle-même, par ses divers agissements à l'intérieur et à l'extérieur, depuis la cessation des opérations militaires, fait bien voir aux vainqueurs que leur tâche n'est pas finie. En cessant les hostilités avant son complet écrasement l'Allemagne n'a pas seulement voulu préserver son territoire de l'invasion et sauver ce qui reste de ses armées, elle a voulu tout autant, à l'aide d'un camouflage démocratique, se ménager des sympathies chez ses adversaires, peut-être même avec l'espoir secret de les désunir. Malheureusement pour elle et heureusement pour les alliés, l'Allemagne a montré aussi manifestement que possible, dans sa conduite passée, qu'elle sait feindre et mentir quand elle croit de son intérêt de le faire. Il faudrait être maintenant naïf jusqu'à l'imbécillité pour croire à ses paroles et à ses gestes, sans exiger et tenir de solides garanties.

Certes, la paix de l'Europe et du monde est encore menacée d'un péril russe et d'un danger autrichien, ayant comme voisin le danger balkanique, mais le grand péril pour la paix, considéré du point de vue des divers peuples perturbateurs probables de l'ordre, e'est encore et toujours le péril allemand. Comme l'Allemagne—on le voit de mieux en mieux chaque jour—a été l'auteur principal de la guerre, elle reste pour l'avenir le danger le plus redoutable d'une prochaine guerre. Elle pensait déjà à cette prochaine guerre avant sa défaite, elle y doit penser davantage maintenant, et elle y pensera encore bien davantage lorsqu'elle se sera un peu remise de sa défaite, surtout si elle peut, par une ruse ou un mensonge, se ménager la possibilité de ressouder les "tronçons du serpent", qu'on va nécessairement couper en morceaux au congrès de la paix.

Comme l'ont fait observer les publicistes français les mieux avertis, si l'on permet à l'Allemagne de reformer son bloc au centre de l'Europe, en vertu du principe des nationalités, en vertu du principe que tout peuple doit disposer comme il l'entend de sa destinée, on peut être sûr que les Allemands, continuant leur tradition séculaire, se jetteront à la première chance sur leurs voisins.

Qu'ils se mettent en république parlementaire ou en république socialiste, cela changera assez peu de

chose à leurs convoitises de brigandage fructueux et à leurs désirs de revanche. "N'oublions pas, dit la *Liberté* de Paris, ainsi que l'expose si lumineusement Jacques Bainville dans son *Histoire de Trois générations*, que l'Allemagne révolutionnaire de 1848 et le Parlement libre de Francfort enfantèrent le pangermanisme, l'unité allemande, l'empire de proie." Comme le réclame Maurras, "il faut diviser les forces Allemandes. Leur démocratisation ne vaudra pour l'Europe, ne vaudra pour la paix que dans la mesure exacte de leur division."

* * *

Comment s'opérera cette division? Elle ne peut être faite d'une façon arbitraire ou improvisée, mais la solution rationnelle a déjà été préconisée par plusieurs écrivains politiques. Pour n'en mentionner que quelques-uns, signalons les *Tronçons du Serpent* de Louis Dimier, et l'étude plus étendue du disciple de LePlay, A. Delaire, *Au lendemain de la victoire—Le nouvel équilibre européen*. M. Delaire ne compte, pour affermir la paix, ni sur un changement de dynastie, ni sur l'établissement de la république allemande, mais il veut la reconstitution de l'Allemagne d'autrefois, avec ses séparations d'alors, qu'il est possible de rétablir et de faire accepter.

Dans le même ordre d'idées et de moyens, Jacques Bainville écrit : "Nous ne ferons pas en Allemagne du particularisme et du séparatisme sur commande. C'est seulement à partir du jour où les intérêts des diverses parties de l'Allemagne commenceront à diverger et à entrer en conflit que la dislocation deviendra possible." Cette heure est arrivée avec la défaite, qui met nécessairement en conflit plus aigu les intérêts variés et même opposés des diverses parties de l'Allemagne. "Les Alliés, continue M. Bainville, pourront accélérer le mouvement en promettant, par exemple, un traitement différentiel aux Etats confédérés et en réservant le maximum de leur sévérité pour la Prusse. C'est la méthode des primes, celle qui a déjà été appliquée à la Bulgarie, et Ferdinand, qui n'est pas pour rien Saxe-Cobourg, l'avait compris tout de suite. Ce prince plus qu'à demi allemand a donné l'exemple de ce que pourront faire, l'heure venue, ses cousins et ses confrères de Munich et autres lieux." Il faut donc réinstaurer, après le rétablissement des frontières normales à l'est et à l'ouest, les Etats de l'Allemagne, et faire en sorte que leurs intérêts soient de rester séparés.

* * *

—Mais c'est là, dira quelqu'un, violenter l'autonomie des Etats allemands.

—Pas nécessairement. Il suffira tout probablement de leur faire comprendre leur véritable intérêt. Et s'ils ne voulaient pas comprendre, il faudrait leur imposer et maintenir chez eux cette solution nécessaire.

Leur autonomie en souffrira un peu, tout comme l'autonomie de l'assassin, du voleur, de l'aliéné, du perturbateur de l'ordre public, que la justice maintient de force dans l'ordre.

Il faut que la menace allemande, que le péril allemand disparaisse. "Si la guerre laissait cette menace même à l'état de possibilité, comme dit justement Capus dans le *Figaro*, si elle n'en arrachait pas toutes les pointes, à portée du moins du regard humain, elle ne garderait pour l'avenir que l'aspect d'un monstrueux carnage de furieux et de fous, précipités les uns contre les autres. Une paix précaire et qui ne ferait que nous enivrer un instant serait une honte éternelle pour ceux qui la concluraient : elle contiendrait un désespoir infini.

"C'est donc le système des garanties qui domine la situation, qui prime tout, une idée fausse pourrait le ruiner instantanément."

Les Allemands qui sont forts en organisation matérielle mais qui sont très faibles en psychologie, ne se doutaient pas de la singulière estime où les tiennent pour longtemps les Alliés; ils sont surpris des rigueurs qui accompagnent l'armistice, ils ne comprennent pas que leur unité impériale soit un obstacle à la paix, du moment que l'empereur est parti pour la Hollande. La défaite n'a pas suffi pour ouvrir les yeux des Allemands et leur faire comprendre l'énormité de leur crime international. Les conditions de la paix vont bien les surprendre, tout probablement, mais elles continueront de les aider à comprendre qu'il leur faut absolument changer de vie et même d'idéal, qu'il leur faut se convertir et faire une bonne pénitence. Autrement, c'est la damnation nationale, s'ils persistent dans leur mauvaise vie.

En attendant et en aidant énergiquement et sagement cette conversion, il reste que le péril allemand n'est pas disparu, et qu'il constitue un danger pour la paix qu'il faut pourtant rétablir.

* * *

D'autres dangers, plus ou moins en relation d'origine ou de tendance avec le danger allemand, menacent aussi la paix et parmi ceux-ci il faut mettre au premier rang le socialisme. Après avoir été manifestement, en bonne partie, pour l'Allemagne pendant la guerre, en Angleterre, en France, en Italie,—ne parlons pas de la Russie,—le socialisme menace de continuer son œuvre folle autant que criminelle, en gâtant d'abord l'élaboration de la paix et ensuite la réorganisation des nations et de l'humanité.

On n'a pas suffisamment expliqué ni assez signalé comment les socialistes se sont portés d'instinct du côté de l'Allemagne pendant la guerre. Cela tient sans doute à ce que, très nombreux en Allemagne, les socialistes allemands, presque tous pangermanistes et impériaux comme ils continuent de le montrer—ils se récrient maintenant à la pensée que l'unité de l'em-

pire puisse être disloquée—avaient gagné leurs camarades des autres pays, et même s'étaient faits les professeurs et les organisations du socialisme international. Mais cela tient aussi à une raison plus profonde. Moins encore par l'autocratie de son kaiser que par son organisation économique, le gouvernement allemand, ordonnant et surbordonnant toutes les activités et toutes les libertés de la nation à la puissance de l'Etat, l'Etat dieu terrestre, est celui qui a le plus avancé l'avènement du socialisme d'Etat. C'est en Allemagne que des socialistes ont été le plus facilement et comme tout naturellement des hommes de gouvernement. Ils n'ont pas eu pour cela à changer d'idéal ni même de méthode. Et c'est aussi en Allemagne que les socialistes possèdent la plus grande proportion d'électeurs et de députés. Voilà qui explique les affinités et les liens qui unissent à l'Allemagne tant de socialistes même des pays de l'Entente. Et voilà qui explique aussi que le socialisme puisse être un parti de gouvernement et d'organisation en Allemagne, pour être un parti d'opposition et de désorganisation chez les adversaires de l'Allemagne. Tout cela est logique, et ainsi s'explique que le socialisme soit pro-allemand, et que les Allemands s'en soient servis pour désorganiser les forces civiles et militaires des pays qu'ils projetaient d'organiser ensuite pour eux-mêmes.

* * *

L'invasion militaire allemande est refoulée, mais leur infection socialiste continue de se répandre, même en Allemagne, sous la forme d'un communisme virulent appelé bolchévisme. Le bolchévisme c'est la dernière période du socialisme qui achève de décomposer l'organisme social, mais c'est la même maladie.

Lorsque, au cours de la guerre, les socialistes se réunissaient en congrès internationaux ou même nationaux pour dicter aux gouvernements leurs volontés; lorsque actuellement ils réclament d'être admis au congrès international de la paix, en tant que socialistes ou en tant que représentants d'une classe, faisant ainsi bande à part et travaillant à décomposer l'organisme normal des gouvernements constitués, ils font du bolchévisme. Ils usurpent par la force une influence, un rôle qui ne leur appartient pas, comme leurs camarades russes prennent par la violence l'argent et les terres qui ne sont pas à eux. Au lieu d'exercer leur action et d'apporter leur concours à leur pays, selon les règles constitutionnelles établies, au lieu d'être des citoyens, ils veulent être seuls maîtres, imposer leurs volontés, changer à leur gré le fonctionnement régulier de l'Etat. Eux aussi sont anarchistes, bien que d'une autre manière. Ils font du sabotage.

Comme le socialiste, simple particulier, sabote l'usine de son patron pour détruire d'autant le capital sur lequel repose en partie l'autorité du propriétaire, ainsi le socialiste citoyen sabote l'organisme gouvernemental qui maintient l'autorité. Après avoir tenté

de saboter l'action gouvernementale, l'autorité conduisant la guerre, il va s'efforcer de saboter les délibérations du congrès de la paix, car là aussi c'est une autorité qui s'exerce et qui excite l'envie et la jalousie du socialiste.

A-t-on remarqué pendant la guerre et même avant, que les socialistes sont des pacifistes *enragés*, des pacifistes tendant la main aux ennemis de leur pays et tendant le poing à leurs concitoyens? Cela aussi est dans la logique de leurs doctrines et surtout de leurs passions. Ce sont des démolisseurs, et la première citadelle à démolir, c'est celle dont la force les atteint immédiatement, celle de leur propre pays. Ils disent donc : commençons par détruire l'autorité chez nous avant de la détruire chez les autres ; comme d'autres, les pacifistes, disaient : détruisons la guerre chez nous avant d'aller combattre le militarisme prussien. C'est la logique de Gribouille.

Comme les pacifistes, socialistes ou non, proposaient de désarmer leur propre pays pour rendre la guerre impossible, ainsi les socialistes, pacifistes et anarchistes, pour assurer la paix de l'Europe, proposent de laisser à la nation instigatrice et responsable de la plus effroyable guerre tous les moyens d'actions et toutes les libertés pour en user à sa guise. Pas de contrainte contre les voleurs, et surtout pas de résistance ni de précautions de la part des honnêtes gens.

Tout cela aussi est logique, comme il est naturel et logique que s'entendent larrons en foire.

* * *

Mais ce qui est aussi logique et ce qui explique les succès d'une doctrine aussi folle et aussi antipatriotique que celle du socialisme, qui détruit toutes les forces de la société civile—socialisme signifierait ainsi maladie de la société—c'est que cette dernière phase du mal social est l'aboutissement de trois siècles au moins d'erreurs et d'égarements dans nos sociétés autrefois raisonnables et chrétiennes. Ce qui fait la force et le danger du socialisme—force et danger qui apparaissent de plus en plus grands et évidents—c'est qu'il est la résultante logique d'erreurs répandues et acceptées dans presque toutes les sociétés depuis longtemps. C'est que beaucoup de ceux qui s'emploient à le combattre ne le peuvent faire qu'en contredisant des principes et des idées qui sont les leurs.

Pour combattre logiquement et efficacement le socialisme, il faut admettre que la fin de l'homme n'est pas sur cette terre, et que la société civile, l'Etat, ne doit pas borner ses préoccupations à l'obtention des biens matériels et temporels; il faut admettre que l'autorité vient de Dieu et que l'homme a d'autres devoirs envers la société que ceux que lui dicte son intérêt matériel immédiat; il faut faire revivre l'obéissance et ramener à ses bornes naturelles la liberté humaine qui a tant abusée de ses forces pour étendre son auto-

nomie et repousser toute obligation qu'elle ne s'impose pas elle-même. En d'autres termes il faut revenir à l'ordre voulu par Dieu, par sa Providence; il faut revenir à Dieu lui-même.

Si les leçons de la guerre ne suffisent pas à ramener les esprits à cet ordre nécessaire au monde, ordre naturel, voulu et imposé par l'auteur de la nature, les difficultés de faire une paix stable en dehors de cet ordre providentiel, achèveront d'éclairer tous ceux qui peuvent voir clair. Le danger socialiste comme le péril allemand dit aux chefs des nations civilisées : revenez et attachez-vous solidement à la civilisation chrétienne qui est la seule civilisation européenne possible, la seule civilisation humaine qui puissent résister aux vagues de la barbarie allemande, aux vagues de la barbarie socialiste, anarchiste, bolchéviste. Au fond toutes ces barbaries sont sœurs ; bien plus elles sont identiques dans leurs principes. Toute barbarie est faite d'égoïsme sauvage, d'égoïsme de peuples, d'égoïsme de classes, d'égoïsme d'individus, contre l'ordre providentiel du monde.

Comme l'ordre physique de l'univers, le mouvement du monde, ou des mondes, a besoin constamment d'être maintenu par l'auteur divin de la nature;

ainsi l'ordre humain, l'ordre entre les nations, entre les sociétés particulières, entre les individus, a sans cesse besoin de reposer, de s'appuyer sur Dieu. Sans lui tout s'écroule, aussi bien dans le monde politique que dans le monde physique.

La paix ne va pas sans l'ordre, et l'ordre ne subsiste pas sans Dieu.

Pour éviter les dangers qui menacent la paix, danger allemand, danger socialiste, danger des utopies dangereuses qui prétendent se passer des vieux principes chrétiens dédaignés, il faut revenir à Dieu, comme il a fallu revenir à la discipline, à l'obéissance, aux renoncements héroïques, à la prière et aux sacrifices, pour échapper aux calamités de la guerre barbare.

La victoire n'a pas été un miracle, c'est-à-dire une dérogation aux lois ordinaires de la Providence; elle a été l'éclatant accomplissement de ces lois. Ainsi la paix s'établira et se maintiendra non par miracle, mais par l'accomplissement normal de la grande loi providentielle que le monde ne peut en aucune façon se passer de Dieu, mais doit obéir à ses lois.

La paix entre les hommes suppose et nécessite la paix entre les hommes et Dieu.

J.-A. LANDER.



LETTRE DE FRANCE

DANS LE PARTI SOCIALISTE



Paris 2 Novembre 1918.

UNE profonde et visible transformation s'accomplit au sein du parti socialiste français.

Là, depuis environ vingt-cinq ans jusqu'à la veille de la guerre, s'était établie la conviction que les socialistes de n'importe quel pays, mais surtout ceux de France, pouvaient compter sur les socialistes allemands comme sur des alliés véritables. Même en cas de guerre?—Assurément—répondaient nos meneurs socialistes, quand on leur posait cette question.—Et d'autant mieux que si le cas de guerre menaçait de se produire, les camarades d'Allemagne le feraient rentrer dans le néant, par le refus de voter les crédits et de prendre les armes; au besoin, par l'insurrection réelle et directe.

Ces meneurs socialistes français croyaient-ils en vérité avoir lieu d'espérer un tel appui de la part du socialisme allemand? Ils désiraient surtout pouvoir l'espérer; et tout en s'occupant de répandre cette persuasion dans leur monde, ils s'appliquaient aussi à se persuader eux-mêmes. Ils avaient besoin d'un continu effort pour entretenir leur conviction, car les motifs sur lesquels elle devait s'appuyer étaient faibles, instables, suspects.

Sans doute, depuis longtemps, mais de loin en

loin, et aussi de moins en moins, les socialistes allemands, les chefs, avaient parlé de manière à faire croire qu'ils voulaient et qu'ils sauraient écarter tout danger de guerre. D'ailleurs, ils affirmaient que leur peuple, les ouvriers comme les bourgeois, les hobereaux comme les professeurs et les politiciens, avait pour principal désir la paix. Encore un peu, ils auraient affirmé que le parti militaire lui-même était en somme, plutôt pacifiste.

Quant aux pangermanistes, si nombreux, si menaçants, si bruyants, on devait bien reconnaître qu'ils existaient; mais on prétendait qu'ils avaient peu d'influence. Fallait-il donc compter que si un danger de guerre surgissait, les socialistes allemands sauraient intervenir à l'heure opportune et peser sur l'autorité publique pour empêcher la crise de se précipiter? On assurait que telle était leur disposition et qu'ils la mettraient en acte. Les députés iraient-ils donc jusqu'au refus des crédits? et les ouvriers jusqu'à la grève et à l'insurrection? On n'osait pas le dire d'une manière catégorique. Mais les chefs des socialistes allemands prenaient soin de le laisser croire. En tout cas, ils affirmaient qu'ils sauraient bien empêcher les événements d'aller trop vite.

Par malheur, comme je l'ai dit, les socialistes français ne demandaient qu'à le croire. Ils s'imagi-

naient avoir le droit et l'obligation de témoigner envers leurs "camarades" allemands patience et confiance, pour aider ceux-ci à mieux jouer un rôle difficile et salutaire.

En vain, dans les congrès internationaux (surtout pendant les cinq ou six dernières années ayant la guerre), en vain, les socialistes allemands, mis au pied du mur, laissaient-ils comprendre qu'il ne fallait pas compter sur eux pour une insurrection, ni pour un refus de crédits, ni pour autre chose d'analogue. En vain les chefs les plus importants, y compris Bebel lui-même, avouaient-ils, d'ailleurs assez haut, qu'au signal donné par l'Empereur Guillaume, le peuple allemand tout entier marcherait, contre la France, contre la Russie, contre n'importe qui... Nos socialistes les plus en vue, Jaurès et son état-major, persistaient à se conduire et à peser sur la politique française comme s'il y avait eu lieu, pour eux, de compter sur l'appui du socialisme allemand.

Ce fut ainsi jusqu'à la veille de la guerre. Ou plutôt, là ce fut encore plus déplorable et plus étonnant. Car ce qui se produisit alors est sans exemple. Depuis un an surtout, on savait la guerre inévitable et prochaine; de mois en mois se succédaient les informations menaçantes. Les "camarades" allemands se montraient-ils préoccupés d'étouffer ou d'ajourner le péril? Non. Ils continuaient de soutenir le programme d'expansion, de domination et de conquête autour duquel là-bas, s'unissaient la démocratie et le militarisme. Fait incroyable : le principal groupe socialiste français cherchait encore des raisons d'espérer.

On vint lui en apporter une, au moment suprême, le 30 juillet 1914, lorsque s'achevait la mobilisation allemande, un député socialiste allemand accourut à Paris pour endoctriner de nouveau les "camarades" français, qu'il savait si désireux de se laisser tromper. Il prit la parole dans plusieurs réunions, insinuant qu'il y avait encore, pour la France, un moyen de conjurer le conflit. Que devions-nous faire? La chose la plus simple du monde; ne pas nous hâter de nous défendre contre les provocations de l'Allemagne; attendre, alors que chaque heure était d'un prix sans pareil; laisser se perdre le temps le plus précieux; même, reculer, spontanément; céder du terrain avant le choc; bref, ouvrir la voie à l'ennemi!

C'est ce qui fut fait; oui, vraiment sous la pression des socialistes, le gouvernement français d'alors décida que nos troupes, massées en toute hâte et au prix de si grands efforts, reculeraient de huit à dix kilomètres, tout le long de la frontière. Vaste et précieux terrain abandonné, sacrifié en pure perte. Car, bien entendu, les Allemands ne nous surent aucun gré d'une confiance généreuse et d'ailleurs fort aveugle. Ils en profitèrent pour occuper tout de suite les positions qui leur plaisaient; pendant qu'au Reichstag les députés socialistes votaient avec résolution les crédits de guerre. On avait entretenu chez nous des illusions

injustifiables; on nous avait fait perdre un temps précieux. Le tour était joué.

Les socialistes français patriotes, qui sont la grande majorité, ont ouvert les yeux et ont traité en ennemi le monde ouvrier allemand qui se montrait l'implacable ennemi de leur pays. Ils se sont vaillamment battus.

C'est un fait remarquable que l'aisance naturelle et vigoureuse avec laquelle sont tout-à-coup devenus soldats une foule de gens qui, non seulement n'avaient pas prévu qu'ils pourraient jamais le devenir, mais qui croyaient fermement que le temps des batailles était passé. Jusqu'alors la plupart manifestaient des sentiments anti-militaristes. Et soudain, voilà l'ouvrier français animé de la plus belle et de la plus persévérante ardeur guerrière, comme dans les siècles anciens, comme en 1792. L'instinct de la race, la fierté naturelle, la tradition, le vrai patriotisme ont accompli cette merveille.

Assurément, là, comme ailleurs, les fâcheuses exceptions n'ont pas manqué. Les politiciens du socialisme ont voulu, en pleine guerre, poursuivre le programme qu'ils avaient adopté pour la paix. On en a vu quelques-uns aller en Suisse se concerter avec des Allemands et s'obstiner à rechercher une paix honteuse. Mais la masse du parti socialiste français a réprouvé ces indignités et elle a maintenu le drapeau du patriotisme.

Elle aura encore bien des efforts à faire, car d'autres luttes s'annoncent, économiques et sociales celles-là. Ainsi, le parti de la Confédération Générale du Travail rentre en scène et se prépare à mettre en pratique son programme tout révolutionnaire.

Prochainement, je parlerai à nos lecteurs de cette Confédération.

EUGÈNE TAVERNIER.

PENSÉES

On s'est imaginé de nos jours qu'une feuille de papier, qu'on appelle Constitution, devait tenir lieu de tout aux peuples, de mœurs, de religion, et même de gouvernement.

* * *

Gouverner, c'est vouloir; on ne gouverne pas avec des désirs, mais avec des volontés fermes et constantes.

* * *

Si le mot propre est rare, l'idée et le sentiment convenables ne le sont pas moins.

* * *

Les passions du cœur sont plus vives, mais moins constantes que celles de l'esprit.

LAMENNAIS.

LA SEMAINE LITURGIQUE

Semaine du 1er décembre

Dimanche, 1 décembre.—Premier dimanche de l'Avent.

Le Temps de l'Avant est le recommencement de l'année liturgique. Chacun sait qu'il est destiné à préparer la venue du Sauveur parmi nous, sa venue dans les âmes, sa venue dans les familles et dans les sociétés, et qu'il rappelle ainsi, naturellement, les siècles de la grande attente des nations, avant le Messie.

Le premier dimanche de l'Avent est du rite de première classe, c'est dire que son office propre ne cède la place à aucune autre fête, à aucune autre solennité.

A Rome, la Station, c'est-à-dire le terme de la procession du clergé et du peuple qui avait lieu autrefois, en ce jour, et dont il reste encore une célébration particulière, sans la processeion, a lieu à Ste-Marie-Majeure, où l'on garde les reliques de la Crèche. C'est ainsi sous la protection de la Sainte Vierge, dans sa maison, que l'Eglise commence les prières de l'attente, en demandant l'avènement du Sauveur.

Voici l'introït partout chanté en ce jour, dans toutes les églises du monde catholique :

Vers vous, ô mon Dieu, j'ai élevé mon âme. En vous, j'ai mis ma confiance, et je sais que je n'aurai point à en rougir: car vous viendrez au temps marqué. En vain les ennemis de mon salut riront de ma patience; quiconque vous attend ne sera point confondu.—Seigneur, venez me montrer la voie qui conduit à vous; venez m'apprendre vos divins sentiers.

Relisons aussi la collecte :

Réveillez, s'il vous plait, Seigneur, votre puissance et venez, afin que nous méritions d'être arrachés, par votre protection, aux imminents périls où nos péchés nous engagent, et d'en être sauvés par votre secours libérateur: Vous qui, étant Dieu, vivez et règnez avec Dieu le Père en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles.

L'Eglise invoque aussi la Sainte Mère de Dieu, prie pour échapper à ses persécuteurs, et pour obtenir la protection divine sur le Pape. Voici ces trois oraisons, qui reviendront aux dimanches suivants.

O Dieu qui avez voulu que votre Verbe prit chair, à la parole de l'Ange, dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie; accordez à la prière de vos serviteurs, que nous qui la croyons véritablement Mère de Dieu, nous soyons secourus auprès de vous par son intercession.

Daignez, Seigneur, vous laisser fléchir par les prières de votre Eglise, afin que, toutes les adversités et toutes les erreurs ayant disparu, elle puisse vous servir dans une paisible liberté.

O Dieu, qui êtes le Pasteur et le Conducteur de tous les fidèles, regardez d'un œil propice votre serviteur N... que vous avez mis à la tête de votre Eglise en qualité de Pasteur; donnez-lui, nous vous en supplions, d'être utile par ses paroles et son exemple à ceux qui sont sous sa conduite, afin qu'il puisse parvenir à la vie éternelle avec le troupeau qui lui a été confié. Par Jésus-Christ notre Seigneur.

On remarquera encore une fois dans cette prière officielle de l'Eglise la doctrine qui éclaire l'esprit et justifie, motive la piété du cœur qui prie. C'est toute l'âme qui s'élève ainsi vers Dieu, pour se conformer à ses enseignements et à ses volontés. La même observation s'applique à la belle hymne des Vêpres pour ce temps de l'Avent: *Creator alme siderum*. En voici la traduction :

Puissant créateur des Cieux, lumière éternelle des croyants, Rédempteur de tous les hommes, ô Jésus! écoutez nos supplications.

Le monde allait périr par les pièges du démon; dans l'élan de votre amour, vous vous êtes fait le remède de ses maux.

Pour expier le crime universel de notre race, victime destinée à la croix, vous sortez de l'auguste sein de la Vierge.

Au bruit de votre gloire et de votre puissance, à votre Nom seul, tout tremble, cieux et enfer, tout fléchit le genou.

Juge souverain du dernier jour, nous vous en supplions, daignez nous défendre de nos ennemis par les armes de la grâce céleste.

Louange, bonheur, puissance et gloire à Dieu le Père et à son Fils, ainsi qu'au saint Consolateur, dans les siècles des siècles. Amen.

Lundi, 2 décembre.—Sainte Bibiane.

Sainte Bibiane, noble vierge romaine, souffrit le martyre sous Julien l'Apostat. Son père Flavien et sa mère Dafrosa furent l'un et l'autre martyrs, ainsi que plus tard sa sœur Démétria. Restée seule de sa famille, Bibiane fut en proie aux séductions les plus perverses et aux menaces les plus cruelles. Mais rien ne put ébranler sa fermeté et le préteur la condamna à mourir sous le supplice de la flagellation, les bourreaux étant armés de lanières plombées. Sainte Bibiane possède une église à Rome où ses reliques sont conservés avec celles de sa mère et de sa sœur.

Mardi, 3 décembre.—Saint François-Xavier.

Ce grand saint, toujours populaire parmi nous, renouvela les merveilles des Apôtres. Aussi il paraît qu'un Pape avait formé le dessein d'élever sa fête au rite de deuxième classe comme celles des Apôtres.

Voici le récit abrégé de sa vie telle qu'inscrite dans le bréviaire :

«François, né à Xavier au diocèse de Pampelune, de parents nobles, se fit à Paris le compagnon et le disciple de saint Ignace. Sous un tel maître, il en vint

bientôt à une contemplation si sublime des choses divines, que plus d'une fois on le vit élevé au-dessus de terre; ce qui lui arriva à diverses reprises, en présence d'une multitude de peuple, pendant qu'il célébrait le saint Sacrifice. Il obtenait ces délices de l'âme par de grandes macérations de son corps; car il s'interdisait non seulement l'usage de la chair et du vin, mais jusqu'au pain de froment, ne vivant que des plus vils aliments, et passant deux ou trois jours sans rien prendre. Il se flagellait si rudement avec des disciplines armées de fer, que souvent le sang coulait avec abondance; il ne prenait qu'une sommeil très court, et encore sur la terre nue.

“L'austérité et la sainteté de sa vie l'avaient rendu mûr pour les travaux apostoliques, quand Jean III, roi de Portugal, ayant demandé à Paul III, pour les Indes, quelques membres de la Société naissante, le Pape, par l'avis de saint Ignace, choisit François pour ce grand emploi, et lui donna les pouvoirs de Nonce Apostolique. A peine fut-il arrivé, qu'il apparut tout d'un coup miraculeusement initié aux langues très difficiles et très variées de ces diverses nations. Il arriva même quelquefois que, prêchant en une seule langue devant des nations différentes, chacune l'entendait parler la sienne. Il parcourut, toujours à pied, et souvent sans chaussure, d'innombrables provinces. Il introduisit la foi au Japon et dans six autres contrées. Il convertit dans les Indes plusieurs centaines de milliers de personnes. Il purifia dans le saint baptême de grands princes et nombre de rois. Et pendant qu'il faisait pour Dieu de si grandes choses, telle était son humilité, qu'il n'écrivait qu'à genoux à saint Ignace, son Général.

“Dieu fortifia cette ardeur qu'il avait de propager l'Évangile, par de grands et nombreux miracles. François rendit la vue à un aveugle. Par un signe de croix il changea en eau douce de l'eau de mer, autant qu'il en fallut pour subvenir longtemps à un équipage de cinq cents hommes qui mouraient de soif. Cette eau, portée depuis en diverses contrées, guérit subitement un grand nombre de malades. Il ressuscita plusieurs morts, dont un, enterré de la veille, fut tiré de sa fosse; et deux autres qu'il prit par la main pendant qu'on les portait en terre, furent rendus vivants à leurs parents. Inspiré diverses fois par l'esprit de prophétie, il révéla plusieurs événements éloignés de temps et de lieu. Enfin il mourut dans l'île de Sancian, le second jour de décembre, plein de mérites et épuisé de travaux. Son corps, enseveli à deux fois dans de la chaux vive, s'y conserva pendant plusieurs mois sans corruption; il en sortit même du sang et une odeur suave. Transporté à Malaca, son arrivée arrêta sur-le-champ une peste très violente. Enfin de nouveaux et très grands miracles ayant éclaté dans toutes les parties du monde par l'intercession de François, Grégoire XV le mit au rang des Saints.”

Mercredi, 4 décembre.—Saint Pierre Chrysologue.

Saint Pierre Chrysologue, archevêque de Ravenne, naquit à Imola (Forum Corneli), la ville épiscopale des deux grands papes Pie VII et Pie IX, au cinquième siècle. Elevé par S. Cornélius, alors évêque d'Imola, qui l'avait fait son diacre, Pierre encore bien jeune fut choisi pour le siège de Ravenne par Sixte III, à qui une révélation céleste l'avait désigné.

Son arrivée dans Ravenne après sa consécration fut saluée avec enthousiasme par l'empereur Valentinien lui-même qui y résidait. On rapporte que l'un des actes marquants de son pontificat fut la sépulture très honorable qu'il fit donner au saint prêtre Barbatien et surtout les honneurs qu'il rendit à saint Germain d'Auxerre, décédé à Ravenne, et dont il garda comme héritage le capuchon et le cilice. (S. Germain s'était rendu à Ravenne pour y implorer le pardon des Bretons qui s'étaient révoltés contre l'empire. Il y mourut le 31 juillet 450. Son corps fut rapporté à Auxerre.)

Saint Pierre Chrysologue fut remarquable par l'éloquence qui lui mérita son surnom, autant que par la sainteté de toute sa vie. Son zèle pour la réforme des mœurs et pour l'extension du culte chrétien était égalé par son ardeur à maintenir la pureté de la foi. Sa science lui mérita l'honneur d'être invité par saint Léon le Grand, dont il fut contemporain, à écrire au Concile de Chalcédoine contre l'hérésie d'Eutychès. Sa lettre et une autre qu'il écrivit à l'hérésiarque lui-même furent ajoutés aux actes de ce concile.

Après dix-huit ans de travaux apostoliques et d'épiscopat dans Ravenne, averti de sa fin prochaine, saint Pierre revint à sa ville natale, pour y rendre ses hommages au saint martyr Cassien, enseveli à Imola, où il avait souffert le martyre. C'est là que saint Pierre mourut et qu'il fut enseveli à côté du tombeau du saint Martyr, conservés l'un et l'autre dans la cathédrale d'Imola. S. Pierre est un des Docteurs de l'Église.

L'Église honore aussi en ce jour sainte Barbe, vierge et martyre, de Nicoméde, mise à mort à l'instigation et même, disent ses actes, de la main de son propre père irrité de son attachement à sa foi et à sa virginité.

Jeudi, 5 décembre.—Office ferial. Mémoire de saint Sabbas, abbé de Palestine, au sixième siècle.

Relisons ici sur l'Avent, cette belle page de Dom Guéranger, où se trouve si bien appliqué le symbolisme de la nature.

“Considérons aujourd'hui l'état de la nature dans la saison de l'année où nous sommes arrivés. La terre s'est dépouillée de sa parure accoutumée, les fleurs ont péri, les fruits ne pendent plus aux arbres, le feuillage des forêts est dispersé par les vents, la froidure saisit toute âme vivante; on dirait que la mort est à la porte. Si du moins le soleil conservait son éclat, et traçait encore dans les airs sa course radieuse ! Mais

de jour en jour, il rétrécit sa marche. Après une longue nuit, les hommes ne l'aperçoivent que pour le voir bientôt retomber au couchant, à l'heure même où naguère ses feux brillaient encore d'un vif éclat; et chaque jour voit s'accélérer la rapide invasion des ténèbres. Le monde est-il destiné à voir s'éteindre pour jamais son flambeau? Le genre humain est-il condamné à finir dans la nuit? Les païens le craignirent; et c'est pourquoi, comptant avec terreur les jours de cette lutte effrayante de la lumière et des ténèbres, ils consacrèrent au culte du Soleil le vingt-cinquième jour de Décembre, qui était le solstice d'hiver, jour après lequel cet astre, s'échappant des liens qui le retenaient, commence à remonter et reprend graduellement cette ligne triomphante par laquelle naguère il divisait le ciel en deux parts.

“Nous chrétiens, illuminés des splendeurs de la foi, nous ne nous arrêterons point à ces terreurs humaines: nous cherchons un Soleil auprès duquel le soleil visible n'est que ténèbres. Avec lui, nous pourrions défier toutes les ombres matérielles; sans lui, la lumière que nous croirions avoir ne peut que nous égarer et nous perdre. O Jésus ! *lumière véritable qui éclairez tout homme venant en ce monde*, vous avez choisi pour naître au milieu de nous, l'instant où le soleil visible est près de s'éteindre, afin de nous faire comprendre par cette figure si frappante, l'état où nous étions réduits quand vous vîtes nous sauver en nous éclairant. “La lumière du jour baissait, dit saint Bernard “ dans son premier Sermon de l'Avent ; le Soleil de “ justice avait presque disparu ; sur la terre, à peine “ restait-il une faible lueur et une chaleur mourante. “ Car la lumière de la divine connaissance était presque éteinte; et par l'abondance de l'iniquité, la ferveur de la charité s'était refroidie. L'Ange n'apparaissait plus; le Prophète ne se faisait plus entendre. “ L'un et l'autre étaient comme découragés par la dureté et l'obstination des hommes ; *mais*, dit le Fils “ de Dieu, *c'est alors que j'ai dit : Me voici.*” O Christ ! ô Soleil de justice ! donnez-nous de bien sentir ce qu'est le monde sans vous ; ce que sont nos intelligences sans votre lumière, nos cœurs sans votre divine chaleur. Ouvrez les yeux de notre foi, et pendant que ceux de notre corps seront témoins de la décroissance journalière de la lumière visible, nous songerons aux ténèbres de l'âme que vous seul pouvez éclairer. Alors notre cri, du fond de l'abîme, s'élèvera vers vous qui devez paraître au jour marqué, et dissiper les ombres les plus épaisses, par votre victorieuse splendeur.”

Vendredi, 6 décembre.—Saint Nicolas, évêque de Myre.

On pourrait dire ici aussi le *grand* saint Nicolas, car ce saint évêque est grandement célèbre comme thaumaturge dans toute la chrétienté et surtout en Orient, même parmi les schismatiques. Il naquit à Patara, ville de Lycie, et c'est aussi en Lycie, à Myre, qu'il fut évêque. Objet, dès son enfance, d'une prédi-

lection divine, saint Nicolas fut un saint dès sa jeunesse toute occupée par la piété par la charité, par le zèle pour les âmes. Appelé miraculeusement à l'épiscopat il prêcha avec tant de zèle qu'il fut jeté en prison par l'ordre de Dioclétien. Délivré à l'avènement de Constantin, qui connaissait sa haute sainteté, il fut l'un des Pères du Concile de Nicée, qui condamna l'impie Arius. Il mourut bientôt après ce célèbre Concile. Enseveli dans sa patrie son corps fut plus tard porté à Bari dans l'Italie méridionale où il reste l'objet d'une grande vénération. Saint Nicolas est le patron des enfants et c'est lui en plusieurs pays qui est censé leur apporter secrètement aux fêtes, les jouets et les cadeaux. C'est cette légende populaire de saint Nicolas qui a fourni la matière et même le nom du rôle imaginaire de Santa Claus.

Samedi, 7 décembre.—Vigile de l'Immaculée Conception et fête de saint Ambroise.

La grande fête de l'Immaculée Conception mérite bien un jour de préparation, une vigile de prière et de pénitence. C'est la plus solennelle, avec l'Assomption, des fêtes nombreuses consacrées à la Mère de Dieu.

Saint Ambroise que l'on fête aujourd'hui est l'un des quatre grands docteurs de l'Eglise latine. La liturgie lui doit en particulier des hymnes et même l'usage du chant alterné des psaumes et des cantiques dans ses offices. Voici l'histoire de ce grand évêque telle que l'Eglise la fait lire au bréviaire :

Ambroise, évêque de Milan, eut pour père Ambroise, citoyen romain préfet de la Gaule Cisalpine. On dit que, dans son enfance, un essaim d'abeilles se reposa sur ses lèvres; indice prophétique de sa divine éloquence. Il fut instruit à Rome dans les arts libéraux, et peu après recût du Préfet Probus le gouvernement de la Ligurie et de l'Emilie. Plus tard, par l'ordre du même Probus, il se trouva présent, avec l'autorité de sa charge, dans la ville de Milan, au moment où le peuple, après la mort de l'évêque arien Auxence, était en dissension pour le choix d'un successeur. Ambroise se rendit donc à l'église pour y remplir son office et calmer la sédition qui s'élevait. Or, après qu'il eut fait un discours éloquent, dans lequel il traitait longuement de la paix et de la tranquillité de la chose publique, soudain un enfant s'écria : *Ambroise évêque !* — *Ambroise évêque !* reprit tout d'une voix le peuple adoptant ce choix.

“Ambroise refusant cette dignité et résistant aux prières de l'assemblée, le vœu ardent du peuple fut délégué à l'empereur Valentinien, auquel il fut très agréable de voir appeler aux honneurs du sacerdoce les magistrats de son choix. Le Préfet Probus n'en fut pas moins charmé; lui qui, au départ d'Ambroise, lui avait dit, comme dans un pressentiment prophétique : “Allez et agissez, non pas en juge, mais en Evêque.” Ainsi, la volonté impériale s'unissant au désir du peuple, Ambroise fut baptisé (car il était catéchu-

mène), reçut les ordres sacrés, passa par tous les degrés prescrits par la discipline de l'Eglise ; et huit jours après son élection, le sept des ides de décembre, il reçut la charge épiscopale. Devenu Evêque, il fut l'intrépide champion de la foi et de la discipline ecclésiastique, ramena à la vérité de la foi beaucoup d'Ariens et d'autres hérétiques, entre lesquels il enfanta à Jésus-Christ saint Augustin, le flambeau sacré de l'Eglise.

"Après la mort violente de l'empereur Gratien, il alla deux fois en députation auprès de Maxime, son meurtrier; et ne pouvant l'amener à la pénitence, il se sépara de sa communion. L'empereur Théodose s'étant rendu coupable du massacre de Thessalonique, il lui refusa l'entrée de l'église ; et comme le prince représentait que David, roi comme lui, avait été adultère et homicide. "Vous l'avez imité dans sa faute," répondit Ambroise, imitez-le dans son repentir." C'est pourquoi Théodose se soumit humblement à la pénitence publique que lui imposa Ambroise. Le saint

Evêque, ayant donc accompli pour l'Eglise de Dieu de grands travaux, encouru beaucoup de fatigues, écrit beaucoup de livres excellents, annonça le jour de sa mort avant d'entrer en maladie. Honorat, évêque de Verceil, trois fois averti par la voix de Dieu, accourut à son lit de souffrance, et lui donna le très saint Corps du Seigneur. Ambroise, l'ayant reçu, disposa ses mains en forme de croix, se mit en prières, et rendit son âme à Dieu, la veille des nones d'avril, l'an de l'Incarnation de notre Seigneur trois cent quatre-vingt-dix-sept."

Ajoutons seulement, car ce n'est pas là un des moindres titres de gloire du saint docteur, qu'il fut l'ami, le maître, le père spirituel du grand saint Augustin, dont il a achevé la conversion, implorée et obtenue par des larmes de Monique, et qu'il baptiza.

Quels jours glorieux et consolants que ceux de ce quatrième siècle qui vit l'Eglise si belle, si vénérée, si riche de grands saints, au sortir des persécutions !

L'ABBÉ J.-A. D'AMOURS.



La conduite de la guerre d'après le maréchal Foch



FOCH est un général heureux. Il faut l'en remercier : et de quelle gratitude aussi l'accompagnent la France et l'Alliance, au cours de ses victoires ! En outre, il y a profit, je crois, à regarder de près ce bonheur, à en examiner les conditions et les causes. Ce bonheur n'est pas une chance, mais le résultat d'une volonté : d'une ancienne et longue volonté, longuement persévérante. Depuis beaucoup d'années antérieures à la présente guerre, Foch avait résolu de vaincre. Il ne savait pas que la guerre devait éclater; peut-être le devinait-il : en tout cas, ayant choisi d'être soldat il consacrait son zèle et son intelligence à préparer son activité soudaine. Il méditait et pré-méditait son génie.

Lisez les *Principes de la guerre* et la *Conduite de la guerre*, beaux livres où il a recueilli les conférences qu'il faisait à l'Ecole supérieure de guerre, il y a tantôt vingt ans. Mais, dit-on, la guerre a pris un tour inattendu ; l'on ne se doutait pas de ce qu'elle serait, de l'extension qu'elle prendrait, des instruments qu'elle emploierait, de la tactique et de la stratégie qu'elle exigerait : tout ce qu'on a vu pendant cinquante mois est tout neuf et ce qu'on verra prochainement sera tout neuf... En quelque sorte, c'est la vérité. Seulement, Foch s'attendait que ce fût tout neuf.

Ni les *Principes de la guerre*, ni la *Conduite de la guerre* ne donnent le programme de la guerre et le plan de la bataille décisive. Au contraire, Foch avertissait constamment ses élèves de ne point arriver sur le champ de bataille avec des idées toutes faites et que déconcerteraient vite les conjonctures. Il dit et il répète : "A

la guerre, il n'y a que des cas particuliers; tout y est affaire d'espèce et rien ne s'y reproduit."

Qu'est-ce alors qu'une théorie de la guerre? Nous allons droit au scepticisme et nous cessons de croire que la guerre soit une science?... Pas du tout! Les cas perpétuellement particuliers dépendent d'une réalité qui, tout en étant variée à l'infini, n'est pas capricieuse ou hasardeuse. Toute science—et la science de la guerre parmi les autres—s'applique à des cas particuliers, mais étudie la relation qu'ils ont avec des principes.

Et enfin, je n'oserais pas me lancer à des considérations imprudentes sur la tactique et la stratégie. Mais il est remarquable qu'on trouve dans certaines pages du maréchal Foch, et qui datent de quelque vingt ans, les idées qu'il met en pratique sous nos yeux, pour le salut de la patrie.

Il écrivait : "La guerre moderne, depuis Napoléon, use sans compter des moyens à sa disposition; elle ne connaît qu'un argument : l'acte de force. C'est après avoir assommé l'adversaire par la bataille, l'avoir achevé par la poursuite, qu'elle discute avec lui. Aussi la stratégie demande d'abord à ses opérations la recherche et la préparation unique de cette bataille, dans les meilleures conditions possibles ; puis, une bataille gagnée, elle recommence une nouvelle phase, avec le même but, une autre bataille." Eh bien ! que s'est-il passé depuis le 18 juillet dernier? Cela, très exactement ; cela qui est en peu de mots, faire la guerre. Et Foch disait non pas hier, mais il y a vingt ans : "Faire la guerre, ce fut toujours attaquer ; et le moment d'attaquer est venu,

quand on dispose de toutes ses forces." Attaquer sans cesse; ou, mieux, attaquer chaque fois qu'on le peut: et les relâches ne sont que la préparation rapide et urgente d'une attaque nouvelle.

Le maréchal Foch avait tiré son enseignement de l'expérience à lui fournie par les guerres antérieures, surtout par les campagnes napoléoniennes et la guerre franco-allemande. Survint la guerre de Mandchourie. Foch en examina les conclusions. Elle ne contredisaient pas l'enseignement des guerres précédentes; elles le confirmaient: "Les immuables vérités ressortent une fois de plus, avec une éblouissante clarté." Ces immuables vérités, les voici: "*L'offensive manœuvrière a finalement raison de toutes les résistances. La défensive passive ne peut éviter l'échec; pour tant de dévouement qu'elle mette en jeu, c'est au désastre qu'elle aboutit: la victoire ne se contente décidément pas des vertus de la dernière heure. A l'offensive, elle a d'ailleurs dicté ses conditions: elle sera manœuvrière, ou elle n'aboutira pas.* Or, qui dit manœuvre dit, pour la tête d'une armée, combinaison, direction, impulsion; pour la masse, préparation, souplesse, aptitude et résistance à la marche, supériorité de tir, sens tactique, emploi du terrain, seules conditions permettant à la combinaison d'être solide, de tenir tête ici à l'ennemi avec peu de forces, tandis qu'elle l'attaque là avec une écrasante supériorité. *Encore une fois, la victoire est aux armées qui manœuvrent.*" Il est assez pathétique de reconnaître, dans ces pages anciennes, deux portraits anticipés: notre armée et son chef; notre armée qui manœuvre et son chef qui, sans cesse agissant, la conduit à vaincre.

A ces mots: "La victoire est aux armées qui manœuvrent". L'auteur ajoute: "C'est-à-dire à celles qui sont les plus instruites. Chaque jour davantage, elle réclame de tous le savoir." La guerre est une science, et que nous autres nous ignorons. Mais, tout ignorants que nous sommes, lisons le récit des campagnes impériales ou lisons Foch: et nous apercevons que la stratégie est principalement une affaire de caractère

et de bon sens. Foch le dit. Mais il ajoute: "Pour arriver sur le terrain avec cette double faculté, il faut l'avoir développée par l'exercice..." Et il trouve cette si belle expression: "Il faut avoir fait ses *humanités militaires.*"

Mais oui! La guerre est une science, la guerre est un art: enfin la guerre est un métier. Tout métier veut un apprentissage: tout métier, même celui qui paraît le plus humble. Il y a des humanités militaires; et, pareillement, il y a des *humanités* de tous les métiers qui nous sont offerts. C'est une chose digne d'honneur, que d'être un ouvrier qui sait, comme on dit, son affaire; que d'être un maître en son métier, soit qu'on travaille en uniforme ou bien en blouse. Or, un maître en son métier, c'est un homme que la nature a doué heureusement: c'est aussi, et c'est, davantage, un homme qui s'est donné beaucoup de mal pour acquérir la juste connaissance des matériaux qu'il emploie, le meilleur mariements de ses outils, et pour se donner l'âme authentique de son métier.

Nous avons de ces improvisateurs qui ont de faibles raisons pour dénigrer le savoir. Et ils comptent sur leur génie pour suppléer au talent qu'ils ont dédaigné de se procurer. Bref, ils énoncent la doctrine de leur fatuité paresseuse. Mauvais ouvriers!... Du reste, s'ils ont du génie, c'est à merveille. Le plus souvent, ils n'en ont pas et, romantiques attardés, confondent le désordre et le génie. Le véritable génie révèle, à l'analyse, une science laborieusement recherchée.

Ni le bon peintre en bâtiment, ni le bon général, —et ni le bon législateur,—ne sont des gens qui tout à coup s'aperçoivent qu'ils savent leur métier sans l'avoir appris. Elèves d'eux-mêmes et de la nature: ce n'est pas vrai. Notre pays a, depuis des années, cruellement souffert de la maladresse et de la ridicule hablerie d'un grand nombre d'improvisateurs. Il est sauvé présentement, par qui? mais par un homme de métier. C'est une leçon qu'il importe de ne pas méconnaître.

L'Echo de Paris.

ANDRÉ BEAUNIER.



LA JUSTICE DE NOTRE CAUSE



Nous empruntons à la "*Revue Canadienne*" de novembre dernier la belle page qui suit de l'honorable M. Thomas Chapais, sur la justice de la cause des Alliés, notre cause.

Pendant l'élaboration des conditions de paix, comme pendant la guerre, il faut revenir à ce point de vue de la justice et du droit, qui est fondamental et que l'on a essayé de nous faire mettre en oubli, pour nous détourner des sentiers du devoir et de l'honneur.

Dieu merci, il n'y a plus à s'y tromper, ce ne sont

pas simplement des défaites, c'est la défaite que les Allemands subissent à cette heure fatidique. Oui, après quatre ans de fonctionnement intense et destructeur, la formidable machine de guerre forgée et façonnée de longue main pour broyer, pour renverser, pour démolir, pour transpercer, cette machine monstrueuse et sinistre accuse enfin l'usure et la dislocation de ses pièces. Les armées allemandes décimées et harassées ne suffisent plus à la tâche gigantesque que les ambitions et les convoitises du pangermanisme leur avaient

assignée. La succession inouïe de revers qui leur ont été infligés établit incontestablement leur infériorité et la suprématie militaire des Alliés. L'intolérable arrogance, le brutal esprit de domination, l'orgueilleuse confiance en leur irrésistible force qui possédaient les nations germaniques et faisaient de l'empire allemand une perpétuelle menace pour la paix du monde, reçoivent en ce moment une de ces éclatantes leçons dont les échos se répercutent longtemps dans l'histoire. Enfin, l'heure de la rétribution sonne, et la justice souveraine accomplit son œuvre !

A quels grandioses spectacles nous assistons, et de quels prodigieux événements nous sommes témoins ! Un empire de violence et de rapine provocateur de la guerre, où il comptait accroître sa puissance et sa richesse, est maintenant victime de la guerre qui lui apporte l'humiliation et la ruine ? Des nations mises au tombeau ressuscitent ! De grandes iniquités historiques voient surgir de la défaite allemande leur nécessaire redressement ! Les Lieux Saints, courbés, pendant sept siècles, sous l'opprobre du croissant, sont reconquis par des soldats chrétiens ! L'humanité torturée voit se dissiper le cauchemar de sang et de feu qui l'étreignait depuis 1914 ! Et les peuples broyés peuvent entrevoir une ère de paix et de labeur fécond ! Nous ne saurions dissimuler avec quelle émotion intense et quelle joie profonde nous voyons s'écrire sous nos yeux cette incomparable page d'histoire. Nos lecteurs savent que, dès le début de cette guerre mondiale, nous avons été ardemment pro-allié. Nous l'avons été délibérément non pas simplement par sentiment, quoique notre cœur vibrât d'une sympathie passionnée pour la vieille mère-patrie française, mais par conviction et par conscience. L'étude des événements européens, que nous poursuivons mensuellement depuis vingt ans dans cette revue, l'étude de l'histoire contemporaine des fluctuations diplomatiques, des incidents préparatoires au grand conflit et des documents de toute source qui en éclairaient et en précisaient la genèse, nous faisaient toucher du doigt la culpabilité et la criminalité de l'Allemagne. C'était elle avec sa complice, l'Autriche, qui avait voulu la guerre ; c'était elle qui l'avait préparée ; c'était elle qui l'avait provoquée ; c'était elle qui l'avait déclarée : c'était elle qui l'avait commencée. La grande coupable, la grande criminelle, la grande responsable, c'était l'Allemagne ! A nos yeux, ce fait capital et indiscutable, que des révélations accablantes démontrent chaque jour davantage, devait suffire pour entraîner vers la cause des Alliés tous ceux qui ont le culte de la justice. La Belgique n'avait pas voulu la guerre, et parce que, suivant les dictées de la conscience, elle avait résisté à la force qui lui demandait de violer le droit, elle se voyait foulée aux pieds et ravagée par les hordes teutoniques. La France mutilée en 1871, périodiquement provoquée pendant quarante ans, la France n'avait pas voulu la guerre, et elle était traîtreusement envahie, prise à la gorge, saccagée, menacée dans son inté-

grité, dans son prestige, dans son indépendance et dans sa vie nationale. L'Angleterre, sans préparation, sans armées, sans entraînement belliqueux, n'avait pas voulu la guerre ; mais après qu'elle eut fait l'impossible pour l'éviter, elle avait été poussée dans la fournaise par l'impérieux devoir de sauvegarder à la fois son honneur et les intérêts les plus vitaux de son empire. Dans de telles conditions, comment ne pas être décidément pro-allié et résolument anti-teuton ? A tout cela venait se joindre une considération de suprême importance, pour nous, canadiens-français. C'était le sort de notre race qui se jouait sur les champs de bataille de la Champagne, de la Picardie et de la Flandre. Quelle répercussion douloureuse et désastreuse auraient eu pour nous l'agonie de la France et son effondrement comme l'un des grands peuples directeurs du monde ! La déchéance de la nation-mère ne pouvait manquer de porter un coup fatal à tous les groupes de descendance, de langue et de mentalité françaises. L'écrasement de l'Angleterre, avec laquelle outre le lien politique, nous sommes unis par tant d'intérêts communs, aurait aussi été pour nous un événement gros de conséquences périlleuses. Tous ces motifs divers, amour de la justice, solidarité de race, loyauté politique, multiples intérêts, déterminaient irrésistiblement notre adhésion de cœur et d'âme à la grande cause pour laquelle la France et l'Angleterre versaient en commun leur sang.

Cette cause, nous nous sommes efforcés de la servir dans notre humble sphère. A maintes reprises nous avons essayé ici même d'en démontrer la justice, de mettre en lumière tout ce qui établissait l'iniquité de l'agression et la légitimité de la défense ainsi que des revendications qui devaient en résulter. Nos lecteurs savent avec quelle sympathie ardente et souvent avec quelle anguisse cruelle nous avons suivi les phases poignantes du gigantesque conflit. Les alternances de succès et de revers ébranlaient et fortifiaient tout-à-tour notre confiance en la victoire finale du bon droit. Après quatre ans de tragiques vicissitudes et d'effroyable carnage, la voici enfin qui s'affirme. Les villes longtemps captives de France et de Belgique acclament les armées libératrices. Les hordes teutoniques sont refoulées vers les frontières du Vaterland. Les cités allemandes tremblent à leur tour devant l'invasion prochaine. Le monde rassuré voit chanceler le colosse germanique. Et, devant ce triomphe de la justice et ce châtement de la force, nous éprouvons le besoin de pousser ce cri d'allégresse reconnaissante : Dieu soit loué ! Dieu soit loué !

THOMAS CHAPAIS.

Une certaine accumulation de vices rend une certaine révolution nécessaire. Voilà ce que toute l'histoire nous prêche.

DE MAISTRE

Les Incunables Européens

DE LA BIBLIOTHÈQUE CHAUVEAU

“Le nom d'*incunable* a été donné par les bibliophiles aux livres qui sont considérés comme sortis du berceau de l'imprimerie, c'est-à-dire à ceux qui ont été exécutés dans les premières années de l'introduction de cet art, dans chaque ville, jusqu'à l'année 1500.”

Telle est la définition exacte et la classification actuelle de l'*incunable européenne*.

Brunet, dans son *Manuel du Libraire et de l'Amateur de Livres* est encore plus restrictif. Il prétend qu'un véritable incunable “ne doit pas dépasser l'année 1476”. L'*Encyclopédie Britannique*, dans son article sur les incunables (*Incunabula*), dit également qu'en prenant le sens strict du mot incunable il conviendrait de s'arrêter à 1475, mais que, généralement, il est entendu que la date de 1500 est prise comme point d'arrêt. “The year 1500 is taken as a halting-place, or more often a terminus, in all the chief works devoted to the registration and description of early printed books.” Le *Dictionnaire Larousse* est du même avis.

Mais, au temps où vivait Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, notre éminent bibliophile canadien-français, cette définition et cette classification de l'incunable européen n'étaient pas universellement admises et les bibliophiles de son époque assignaient alors l'année 1520 comme limite ultime aux incunables européens. En effet, de 1500 à 1520 l'imprimerie, disaient-ils, produit encore des livres d'une très haute valeur typographique qui leur méritent bien de conserver le titre d'incunable. Chauveau renchérisait davantage, et soutenait que l'on pouvait considérer comme incunables “tous les livres publiés avant le milieu du seizième siècle.” Ce qui reculerait à l'année 1550 la limite extrême de classification possible.

C'est pourquoi, respectant cette prétention de Chauveau, j'inclus, au nombre des incunables européens de sa bibliothèque, les *Volgari opere del Petrarca*, parus à Venise en 1528, bien que lui-même néglige, dans son *Catalogue*, d'en ranger sept autres imprimés, respectivement, aux dates suivantes: 1524, 1527, 1534, 1537, 1540, 1541 et 1550.

* * *

Les incunables européens de la bibliothèque Chauveau sont au nombre de onze. En voici la liste:

Cologne—Summa edita a sancto Thoma de Aquino de articulis
1472 Fidei et Ecclesie sacramentis.
Venise—Summa theologiæ edita a fratre Thoma de Aquino
1473 ordinis Prædicatorum.

Venise
1483 —Pauli Orosii Historiarum adversus Paganos,—libri VII.
Brescia
1495 —Opuscula divi Bernardi abbatis Clarevallensis.
Venise
1497 —Jamblici liber.—De mysteriis.

Venise —Loica vulgare e filosofia morale, composta e traduta
1498 da duo valentissimi laici e grandissimi philosophi in dialogo.

Venise —Poetæ Christiani Liber I }
1501 } (Collectio curiosa et rara
1502 —Poetæ Christiani Liber II } atque Antiquitatis christi-
1504 — “ “ “ III } næ insigne monumentum)

Collection *infiniment rare et précieuse*: ce sont les paroles mêmes d'Antoine-Auguste Renouard, fameux bibliophile français qu'un autre célèbre bibliophile anglais, Thomas Frognall Dibdin, répète à son tour: “*Emphatically and justly termed by Renouard ‘collection infiniment rare et précieuse’, Poetæ Christianæ Veteres are amongst the very rarest of the Aldine publications to be found in a perfect state.*”

Rome —Gli opuscoli di: Cebetis tabula;—Basiliï oratio ad
1518 Iuvenes;—Plutarchi de liberis educandis;—Xenophonis Hiero seu De regno.

Venise
1528 —Le volgari opere del Petrarca (1)

* * *

Homme du monde, homme de lettres, homme politique, Chauveau fut également trois fois dilettante, c'est-à-dire qu'il pratiqua en virtuose le *high life*, la littérature et la diplomatie. Il menait de front ces trois besognes avec un égal succès et jouait ces trois rôles, en apparence incompatibles, avec une maestria incomparable.

Cet artiste nourri d'impressions raffinées, propres à sa haute culture intellectuelle et sociale, trouvait, à volonté, le secret de s'abstraire, de s'isoler en plein tumulte, de se créer une solitude au franc milieu d'une campagne électorale, de changer tout son assourdissant et abêtissant tapage en recueillement absolu dont il utilisait les moindres instants de bienfaisant silence. Il poursuivait de la sorte des études aussi sérieuses que profondes, (2) études qui se prolongèrent quarante ans consécutifs, et firent de lui, en plus d'un lettré, d'un orateur, d'un politicien, un bibliophile éminent dont la réputation traversa l'Atlantique.

1—Je n'infligerai pas à mes lecteurs la description détaillée de chacun de ces onze incunables. Si, par miracle, il s'en trouvait un qui en voulût absolument je le réfère à l'ouvrage de Jacques-Charles Brunet: *Manuel du Libraire et de l'Amateur de Livres*—Paris, 1860—cinquième édition—six tomes grand in-8, avec *Supplément* (deux tomes), représentant exactement 13,246 pages!

2—Entre autres sa *Biographie de François-Xavier Garneau* et son *Introduction aux Jugements et Délibérations du Conseil Souverain de la Nouvelle-France*, véritables chefs d'œuvre d'éru-
tion.

Chauveau adorait ses livres. Non seulement il les lisait et les relisait au point de les savoir par cœur, mais encore il s'hypnotisait à les regarder, s'ex-tasiait devant chacun d'eux; il les aimait enfin avec passion, comme un amant sa maîtresse, au sens élégant de ces deux mots-là, tel que les entendaient les élecliques du dix-septième siècle et comme on les appliquait alors à M. de Nemours et à Madame de Clèves.

Il se délecte à énumérer les trésors de son catalogue, nous en parle avec un enthousiasme contagieux, ne nous fait grâce d'aucun détail intime dans l'exposé affriolant de leurs charmes. Il en foaille les descriptions comme un ivoirier japonais travaille ses netzkés. Rien n'en égale l'exactitude, que la minutie, cette minutie particulière aux bibliophiles et aux historio-graphes. Mais ne sourions pas, et moins encore ne songeons point à l'accuser de bibliomanie. Rappelons-nous qu'il y a dans le monde livresque des merveilles qui ne se voient bien qu'au microscope. L'illustre savant en est toujours armé. Il vit à la loupe, comme un gourmet à la carte. Il rend à ses livres, à ses incunables tout particulièrement, un culte d'une ferveur telle qu'un néologisme seul pourrait bien traduire: il pratique à leur égard la *bibliolâtrie*. C'est sa religion par excellence. Rien n'égale l'ardeur de sa dévotion si ce n'est la chaleur de son prosélytisme. Car il excelle à faire des adeptes. Une heure passée dans son temple, c'est-à-dire dans sa bibliothèque, faisait de vous un bibliophile convaincu; tout un jour, un bibliomane incurable.

C'est le propre des miniatures les plus délicates d'être, pour leur finesse même, les mieux réussies. Ainsi en est-il des petits incunables, de celui, par exemple, de l'an de grâce 1495, les *Opuscules de saint Bernard* où Chauveau lut, pendant quarante ans, ses prières d'artiste. Sont-ils, en réalité, de beaucoup plus parfaits d'exécution ces incunables minuscules que leurs pareils les grands in-folio? La chose n'est pas sûre. Mais à quoi bon désillusionner un enthousiaste? un bibliophile elzevirisé? Or Chauveau avait pour les petits incunables de sa bibliothèque un amour de grand père qu'il appelait gentiment "ses petits enfants spirituels".

* * *

Et, précisément, au sujet de celui-ci—les *Opus-cules de saint Bernard* (1)—s'élève la question intéressante de savoir *quel est actuellement le plus vieil incunable européen connu au Canada, et qui le possède?*

1—Cet incunable, inconnu à Brunet et à Hain (*Repertorium Bibliographicum*), était un cadeau de M. l'abbé Verreau, à son grand ami, l'honorable M. Chauveau, fait à la date du 14 juin 1872.

Trois ans auparavant, le 5 octobre 1869, M. Urgèle E. Archambault l'avait offert à l'abbé Verreau comme le prouve la note suivante écrite de la main même de l'ancien Principal de l'Académie Commerciale de Montréal.

"Témoignage de respect et de reconnaissance présenté à M. l'abbé H. Verreau, Ptre, Principal de l'Ecole normale Jacques-Cartier, par son ancien élève.

U. E. ARCHAMBAULT "

Dès 1872, Chauveau écrivait de lui:

"Cet exemplaire, qui est un véritable bijou par la reliure et l'état parfait de conservation, a été acheté par Monsieur Archambault à la vente des livres de Monsieur Adélaré Boucher. Au *Catalogue* (de la bibliothèque de l'Académie Commerciale de Montréal) il est décrit comme étant une très précieuse rareté bibliographique et probablement le plus ancien incunable qu'il y ait au Canada.

"Le nom du premier possesseur du livre a été effacé malheureusement, et, par dessus, l'on a écrit un autre nom qui a été aussi rayé, mais que je crois pouvoir lire comme suit: *Frs Joannis Bapta Arduini ordinarii presbyter de Albineis* 1610. Viennent ensuite (*les signatures de*) Jos. Arnold, London, Oct. 1805; Dawson Turner, 1821—dont les armes sont sur le plat du livre, (avec sa devise: *Utile quod facias*)—c'est probablement lui qui a fait relier cet exemplaire—; Adélaré-Joseph Boucher, Montréal, Juillet 1858; U. E. Archambault, 5 octobre 1869; H. A. Verreau, même date; et enfin P. J. O. Chauveau, 14 juin 1872.

"La prétention de M. Adélaré Boucher—allant à dire que les *Opuscules de saint Bernard*, imprimés en 1495, sont le plus ancien incunable que l'on possède au Canada—se trouve détruite par le fait, bien établi, que nous avons avant celui-là, trois incunables datés, respectivement, aux millésimes de 1472, 1473 et 1483.

"De même quelque autre amateur détruira à son tour la prétention que j'é mets au sujet de l'incunable de 1472, au fur et à mesure qu'il s'en découvrira dans les bibliothèques particulières ou publiques du pays. Moi-même, peut-être bien, et moins tard qu'on ne le pense, serai cet autre amateur". (1)

Chauveau fut mauvais prophète; même bon, on ne l'est jamais d'ailleurs dans son pays. Il ne détruisit pas lui-même la prétention qu'il émettait au sujet de l'incunable de 1472 et ce ne fut que beaucoup plus tard—à la distance exacte de quarante-cinq ans—*grande ævi spatium* dirait Tacite—que l'on découvrit un incunable encore plus ancien que l'*Opus-cule* de saint Thomas d'Aquin. L'honneur de la trouvaille en revient à l'obligeant bibliothécaire actuel de l'université Laval, M. l'abbé Benoît-Philippe Garneau, prêtre aussi savant qu'aimable. En 1917, l'an dernier seulement, il eût la bonne fortune de mettre la main sur un superbe exemplaire—comme impression typographique et parfait état de conservation—de l'ouvrage

1—Tous ses livres rares, comme celui-ci, sont criblés d'annotations semblables. Je regrette que l'espace réservé à cet article ne me permette pas de reproduire ici ses savants commentaires sur les *Poeta Christiani*, "incunable, disait-il, qui provient de la bibliothèque du marquis de Morante, l'un des plus célèbres bibliophiles de l'Europe, et qui représente à mes yeux toute une collection infiniment rare et précieuse dont une description détaillée est d'autant plus nécessaire que le peu d'exemplaires qui restent sont presque tous plus ou moins incomplets".

Chauveau, même en bouquinant, demeurait ce qu'il fut toujours: un érudit "travaillant" avec une virtuosité d'artiste.

Détail typique; tous les livres (3,512) de sa bibliothèque, achetée en 1892 par la Législature de Québec, sont signés de son nom, ou de ses initiales, à la cent-unième page de chacun d'eux. Précaution fort utile et de bon exemple.

de Gerson: *Concordantiæ Evangelistarum sive Monotesseron*, de 1471.

Il importe de signaler ici, et à ce propos, une grave erreur chronologique, deux fois répétée, dans l'étude de feu M. le Dr N.-E. Dionne sur *La Bibliothèque de la Législature de Québec*—"le Fonds-Chauveau". Elle se trouve aux pages 35 et 40 du *Courrier du Livre* (Raoul Renault, Directeur) numéro 14, livraison de juin 1897, et se lit comme suit:

"L'Université Laval possède quatre incunables antérieurs au sien (1) à savoir: le *Liber Decretalium* de 1465; le livre (2) de *Franciscus de Platea* de 1473; le *Liber penitentialis* (3) de 1480; et la *Légende Dorée* (4) de 1483."

Or, le *Liber Sextus Decretalium Domini Bonifacii Papæ Octavi* n'est pas de 1465 mais de 1475. Conséquemment, cet incunable (5) n'est plus que le quatrième dans l'ordre chronologique des incunables. Conséquemment aussi, le livre de Gerson: *Concordances des Evangélistes*—de 1471, demeure, apparemment, le premier sur la liste. Mais l'est-il?

* * *

Chez nous, à la Bibliothèque du Parlement, nous avons l'*Opuscule* de saint Thomas d'Aquin: *Summa de articulis fidei et sacramentis*—1472. C'est le plus vénérable de tous nos bouquins: il a plus de 446 ans révolus, l'âge d'un patriarche!

Mon aimable confrère et collègue, M. Aegidius Fauteux, m'informe que chez lui, à la Bibliothèque Saint-Sulpice, le doyen de ses incunables européens est un *Commentaire* de Duns Scot sur le *Livre des Sentences*. En voici la description:

Incipiunt questiones magistri Jobannis Scoti abbreviate et ordinate per alphabetum sup. quattuor libris Sententiarum quod libetis q. metaphisice et de anima.

Colophon:—*Expliciunt q. Io. Scoti super quattuor libris sententiarum necne de omnia et qdlibetj ejusdem impressa per Magistrum Vendelinum de Spira.*

Collation:—*Tabula per Iobannem de Colonia* 11 feuillets n. c. (non chiffrés) 1 feuillet blanc—*Quæstiones Io. Scoti* 377 f. n. c. (feuillets non chiffrés) avec signature. Reliure vélin; format 4-to s. l. s. d. (sans lieu, sans date).

1—Au sien, c'est-à-dire à l'incunable possédé, en 1858, par M. Adélarde-Joseph Boucher: les *Opuscules de saint Bernard*, de 1495.

2—"De restitutione".

3—C'est une compilation tirée des ouvrages de S. Jérôme, S. Augustin, S. Grégoire-le-Grand, etc., sur les *Peines canoniques*.

4—*Légende Dorée* de Jacques Voragine. Sept ans plus tard, en 1490, une autre édition en fut publiée sous le titre de *Lombardica Historia*. Cet incunable est aussi à Laval.

5—Le *Liber Sextus Decretalium* de Boniface VIII est l'un des plus beaux, sinon le plus beau, de la collection. Au recto du premier feuillet on lit: *Incipit liber sextus Decretalium domini Bonifacii Papæ octavi*; au verso du dernier feuillet: *Sextus Liber Decretalium haud modica diligentia correctus Parisiis impressus per Martinum Udalicum et Michælem finit feliciter. Anno MCCCCLXXV die X Aprilis.*

L'université Laval de Québec possède actuellement trente-six incunables européens dans sa bibliothèque.

Cet incunable, qui a appartenu à l'abbé Verreau, n'est pas daté, mais est accompagné d'une longue note manuscrite d'un de ses anciens propriétaires, qui en place l'impression vers 1469, la même année que le *Tacite* de Vendelin de Spire, dont le caractère ressemble à celui de cet exemplaire. Vendelin de Spire a commencé d'imprimer à Venise en 1468 et Jean de Cologne est mort en 1471. Dans tous les cas, l'annotateur ne veut pas que cet incunable ait été imprimé plus tard que 1472.

En plus du *Commentaire* de Duns Scot sur le *Livre des Sentences*, la Bibliothèque Saint-Sulpice possède vingt-cinq autres incunables des dates suivantes: 1475, 1477, 1480, 1481, 1484, 1485, 1486, 1489, 1499.

Je reconnais bien volontiers que la Bibliothèque Saint-Sulpice possède un plus grand nombre d'incunables européens que celle de la Législature de Québec, celle-ci n'en comptant que onze actuellement.

Mais, je ne suis pas prêt à admettre que le *Commentaire* de Duns Scot sur le *Livre des Sentences* soit antérieur à l'*Opuscule* de saint Thomas. Cet incunable porte un millésime: 1472, tandis que celui de Duns Scot n'en a pas. En cette matière de preuve la date est essentielle, et si elle manque toute hypothèse s'écroule. Le millésime 1469 qu'attribue au *Commentaire* de Duns Scot l'annotateur anonyme de l'exemplaire en question est absolument gratuit. Cela m'amuse beaucoup d'apprendre qu'il ne veut pas que cet incunable ait été imprimé plus tard que 1472. Réjouissant, cet annotateur le devient bien davantage quand il assigne 1469 au *Commentaire* de Duns Scot pour cette raison mirobolante: que le caractère typographique de cet incunable ressemble à celui du *Tacite* de Vendelin de Spire imprimé cette année-là! Comme si deux hommes qui se ressemblent, deux sosies, devraient nécessairement être nés le même jour ou la même année!

Tout de même je suis bon prince et veux bien admettre que l'incunable de Duns Scot soit du même âge que celui de saint Thomas d'Aquin. Ils sont *æquo*—style de concours universitaire—c'est-à-dire qu'ils ont conservé tous deux, non pas le même nombre de points, mais le même nombre d'années.

Entre nous, je vous en fais la confiance, ma générosité manque de sincérité: elle est aussi fautive qu'apparente. Je ne partagerais pas avec la Bibliothèque Saint-Sulpice, encore moins lui permettrais-je de "passer devant" comme on dit à l'école, si je ne savais qu'il est parfaitement inutile de disputer au troisième concurrent—l'université Laval—son titre de propriétaire du plus vieil incunable européen actuellement connu dans la province de Québec, peut-être même au Canada.

* * *

Mais est-il bien certain que Laval détienne le record? Pour cela il faudrait savoir que toutes les

bibliothèques publiques ou particulières du pays eussent été minutieusement visitées et cette effroyable besogne—que personne encore n'a tentée—mènera loin qui voudra l'entreprendre.

Réflexion faite, il m'a semblé très imprudent de ne pas consulter, au moins, deux autres grandes bibliothèques: celles de l'université McGill à Montréal, et du Parlement à Ottawa. Les ignorer eût été de l'insolence. Bien m'en a pris, car la réponse de l'une d'elles renverse absolument l'ordre des concurrents à la possession du plus vieil incunable européen. Voici ce que m'écrit l'érudit conservateur de la bibliothèque de McGill, M. Charles H. Gould, à la date du 24 septembre 1918.

Dear Dr Myrand,

It is a pleasure to hear from you again, and to reply to your question.

The earliest piece of European printing in this Library is one leaf (2 pages) of the *Biblia latina* printed at Mayence in 1462 by Fust and Schoeffer. It is in very fine condition and is bound for preservation.

The earliest complete work is Boccaccio's *De Montibus, Sylvis*, etc by Vendelin de Spira, at Venice, 1473. I add the colophon: *Io. Boccacii viri clarissimi: De montibus, silvis fontibus, lacubus, stagnis seu paludibus, et de diversis nominibus maris. Opus diligentissime impressum finit. Venetiis Idus Jan. MCCCCLXXIII.*

I think our finest incunabulum at present is a copy of *Plutarch's Lives* printed by Nicholas Jensen at Venice. But this is dated 1478; so it is not what you want to know about.

With many kind regards,

Yours sincerely,

C. H. GOULD. (1)

Ce n'est donc pas Laval qui "tient la tête", mais bien McGill avec une avance de neuf points: car l'incunable européen qu'elle possède (le feuillet de la *Biblia latina* de Mayence—1462) est de neuf ans plus ancien que les *Concordantia Evangelistarum* de Gerson—1471. Et ce record qu'elle détient maintenant, ce premier prix d'incunable enlevé de haute lutte, McGill le conservera aussi longtemps qu'une rivale, victorieuse à son tour, justifiera contre elle la possession d'un rarissime encore plus précieux que celui de 1462.

1—Voici la réponse du conservateur de la bibliothèque du Parlement, M. A. D. DeCelles, C.M.G.:

Ottawa, 26 Septembre 1918.

Mon cher Monsieur Myrand,

Je vous envoie avec plaisir les renseignements que vous me demandez.

Le titre du plus ancien livre de la Bibliothèque se lit comme suit: *Antonini — Interpretatio scripturæ sanctæ — 1485*. Puis vient ensuite: *Iamblicus: De mysteriis — 1497*. Le plus ancien ouvrage français que nous ayons est: *La Somme Rurale de Maître Jehan Boutillier — 1512*.

J'espère que vous êtes toujours en bonne santé et que, comme moi, vous aimez les livres de plus en plus.

Agrééz, mon cher collègue, mes meilleures salutations.

A. D. DECELLES.

S'en trouvera-t-il? L'événement en est certain, bien que fort éloigné sans doute. En effet, de 1462, année de l'impression du feuillet de la *Biblia latina* de Mayence, à 1454, année de l'impression de la *Bulle d'indulgences* de Nicolas V, nous comptons neuf ans. Ce qui donne encore de la marge aux chercheurs et leur procure un champ d'exploration magnifique ouvert à de belles trouvailles, un *tiré* superbe—en langage cynégétique—où les bibliophiles de l'avenir poursuivront, avec l'acharnement que l'on sait, leur chasse à l'incunable. (1)

Il ne me reste donc plus qu'à leur souhaiter bonne chance et bon courage. Encore dirais-je que "bon courage" est de trop. Ces collectionneurs, fiévreux, morbides, à quelque espèce du genre amateur qu'ils appartiennent, sont précisément de ces malades aux quels il faut refuser des stimulants. A d'autres le coup de fouet. Ils n'en ont pas besoin pour prendre le galop, voire même l'épouvante et s'emballer jusqu'à la culbute fatale au bout du fossé. Ce sont des brûleurs d'étapes qui se croient toujours en retard sur l'heure de découvrir du rare, de l'inédit...de l'introuvable. Le bibliophile le plus inoffensif n'échappe pas, à la longue, à cette contagieuse passion. Une fois mordu il demeure incurable, car on ne connaît pas encore de sérum à la rage du livre. De bibliomane il devient kleptomane. Et c'en est fini pour toujours de l'honnête homme et du savant qu'il était: témoin, Libri (1). *Cave librum!*

Plus je les étudie ces excentriques, et plus ils me font songer au Juif Errant de la légende. Ils cherchent, ils cherchent, ils cherchent, comme celui-ci marche, marche, marche. S'arrêteront-ils jamais?

Ils sont trop tourmentés

Quand ils sont arrêtés,

Ces petits vers, tristes comme l'air dolent de la plainte, m'en rappellent deux autres qui répondent, j'en ai peur, à ma question:

Le dernier jugement

Finira leur tourment.

Ce matin-là on leur permettra de s'asseoir. Les malheureux, ils n'auront pas, du moins, volé leur chaise. Pourvu que Laquedem ne l'ait pas réservée!

ERNEST MYRAND

1—Ce territoire devrait être giboyeux à souhait. Car, si l'on en croit la statistique, il s'imprimait alors (de 1454 à 1462) annuellement en Europe 250 à 300 ouvrages, à raison de 250 à 300 exemplaires par édition.

2—Libri! ce bibliophile s'appelait Libri! Ce nom prophétique, prédestiné, fatal, coiffe son personnage à merveille.

Un récit tout récent de cette troublante *Affaire Libri* vient de paraître dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 septembre 1918.

Au 25 novembre.

ROME

— S. E. le Cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat de Sa Sainteté, a invité tous les Cardinaux de la Sainte Eglise à se réunir à Rome et à assister à de grandes cérémonies religieuses qui auront lieu à Saint-Pierre, le jour de la signature de la paix. Le Saint-Père sera lui-même l'officiant à ces cérémonies.

— Dans une lettre adressée au Cardinal secrétaire d'Etat, et publiée le 18 novembre à l'*Osservatore Romano* Sa Sainteté Benoît XV proteste contre une imputation calomnieuse disant que le Pape avait éprouvé des regrets au sujet de la victoire italienne. Il rappelle que, dans son appel du 1er août 1917 aux chefs des Etats belligérants et en d'autres occasions, il a exprimé le désir que les questions territoriales entre l'Autriche et l'Italie soient réglées conformément aux justes aspirations des peuples. Il ajoute qu'il a récemment donné des instructions au Nonce à Vienne, afin d'établir "*des relations amicales avec les différentes nationalités de l'empire austro-hongrois, qui forme maintenant deux Etats indépendants*". "*Nous croyons, continue le Saint-Père, que, nos idées et nos appréciations étant généralement connues, il n'y a pas de personne sage qui voudra Nous attribuer des regrets qui n'ont aucun fondement*".

— S. Exc. Mgr Pietro di Maria, le nouveau Délégué Apostolique au Canada et à Terre-Neuve, dans une lettre où il se présente à l'épiscopat canadien, fait l'éloge de l'attachement des catholiques canadiens à la Papauté et les assure, en retour, de l'amour paternel du Père commun de la catholicité.

— Sa Sainteté Benoît XV répond à S. E. le Cardinal Bégin, qui l'avait félicité de sa sollicitude pour les victimes de la guerre, et le docteur Béland notamment, et assuré du respect des catholiques canadiens envers ses exhortations touchant la guerre. Le Saint-Père se proclame heureux de ce respect et résolu à poursuivre l'accomplissement des devoirs de sa tâche apostolique et paternelle.

QUEBEC

— Bénédiction, hier 24, de la nouvelle église de Stadacona, par S. G. Mgr Roy.

— La campagne de la Chambre de Commerce de Québec pour l'extension du mouvement industriel dans notre ville se continue avec vigueur. M. C.-E.-A. Holmes, de Montréal, le courtier de publicité bien connu, est l'hôte d'honneur d'un souper-causerie au Château Frontenac, où il trace à nos hommes d'affaires un vaste programme d'annonce et de propagande.

— Mort du révérend Edward-John Stobo, ancien pasteur de l'Eglise baptiste, natif d'Ecosse et immigré à Québec en 1882.

LES FAITS DE LA SEMAINE

— Les employés des postes fêtent au Château Frontenac leur nouveau directeur, M. Elzéar Verret.

CANADA

— Mort, en France, de M. l'abbé Joseph Laurent, ancien vicaire à Saint-Antoine de Worcester, aux Etats-Unis et professeur de Philosophie au Collège de l'Assomption, dans le diocèse de Montréal.

— Mort du R. P. John-J. Purcell, supérieur des Basiliens à Sandwich, ancien professeur de philosophie au Collège Saint-Michel à Toronto,—et du R. P. Jacques Libert, curé à Saint-Hubert de Whitewood, en Saskatchewan.

— Conférence interprovinciale à Ottawa, convoquée par le gouvernement fédéral, en vue de fixer d'un commun accord les mesures d'urgence à prendre touchant la démobilisation et l'après-guerre. Tous les premiers sont présents. Sir Lomer Gouin est accompagné de ses collègues MM. Taschereau, Caron et Mitchell. Sir Thomas White, premier ministre intérimaire, souhaite la bienvenue aux membres de la Conférence, lesquels siègent sous la présidence de l'honorable M. Frank Carvell, ministre des Travaux Publics. A retenir qu'un double plan de colonisation par les soldats rentrés de la grande guerre, plan soumis par MM. Calder et Meighen, et dans l'exécution duquel collaboreront les gouvernements provinciaux, a été adopté. A ce sujet, la vieille question du retour des terres de la Couronne dans l'Ouest aux provinces de l'Ouest devait revenir sur le tapis. Les délégués de l'Est ont soumis un plan d'après lequel d'Etat fédéral, s'il rendait ces terres aux dites provinces, devrait augmenter les octrois en argent qu'il donne aux provinces de l'Est. Mais on ne s'est pas entendu là-dessus, et la question est restée en suspens.

On s'est préoccupé, d'autre part, de l'organisation de la main-d'œuvre. Il a été décidé d'établir, à Ottawa et à Winnipeg, deux bureaux centraux de placement, sous le contrôle du gouvernement fédéral, avec, en outre, un système de bureaux provinciaux. Il fut également question, à la Conférence, du développement de l'instruction technique, matière que l'Etat fédéral laisse aux provinces, quitte à les aider au moyen de subsides.

— La démobilisation s'effectuera d'après les facilités de transport, que des experts sont à organiser. Nos braves nous reviendront par catégories basées sur la classe d'occupation et les besoins du travail. La préférence sera donnée aux hommes mariés et à ceux qui ont à leur acquis la plus longue durée de service. Le Canada a été partagé en 21 zones de licenciement, entre lesquelles les soldats seront libres de choisir. Ils retiendront leur uniforme, leur capote, leur casque d'acier et, en général, leur habillement militaire. Et il leur sera remis à chacun un pécule,

formé de la somme que le gouvernement a retenue dans cette vue sur leur solde, somme évaluée au chiffre global de \$15,000,000.

D'après les chiffres les plus récents, il y avait outre-mer 286,304 soldats canadiens à rapatrier comme suit: Dans l'Ontario, 121,000; dans Québec, 39,000; dans le Nouveau-Brunswick, 12,500; dans la Nouvelle-Ecosse et l'Île du Prince-Edouard, 15,500; dans le Manitoba, 33,500; dans la Saskatchewan, 18,500; dans l'Alberta, 21,500; dans la Colombie-Anglaise, 25,000. On croit pouvoir ramener, au début, 20,000 hommes par mois. Il y en aurait 10,000 de revenus pour Noël. Au Canada, la démobilisation se fait partout petit à petit.

Une enquête conduite auprès de nos braves a permis de connaître à quoi, le plus grand nombre se destineront, une fois rentrés dans la vie civile. Plus de 100,000 se sont déjà déclarés prêts à se consacrer à l'agriculture. Ils auront et des terres et l'entraînement agricole nécessaire. Souhaitons-leur bon succès et persévérance. A quelque chose épreuve est bonne: souhaitons que ce magnifique apport d'hommes imprime à la colonisation le plus bel élan!

—On donne de nouveaux chiffres sur l'étendue de notre participation à la grande guerre. Au 4 août 1914, le Canada comptait une force permanente d'à peine 3,000 hommes, et 60,000 hommes de milice. Au 11 novembre 1918, à la fin des hostilités, il avait envoyé outre-mer 418,980 soldats. Au 31 octobre, les pertes s'élevaient à au delà de 200,000, ainsi distribuées: plus de 50,000 morts; 152,000 blessés, et (à la cessation des hostilités) 2,800 prisonniers. Sur au delà de 80,000 conscrits, Québec a fourni 20,000 hommes, dont 12,000 pour le district militaire de Montréal et 8,000 pour celui de Québec.

Le conseil municipal de Longueuil a décidé d'élever un monument à la mémoire des braves de cette ville morts au champ d'honneur. C'est là un bel exemple d'intelligent patriotisme, qui devrait être imité un peu partout.

—La souscription à l'Emprunt de la Victoire a atteint près de \$700,000,000. Notre ville a fourni à peu près sa quote part de \$7,000,000. La campagne pour l'Emprunt de l'an dernier avait donné \$420,000,000. On a donc lieu d'être très fier des derniers résultats.

—Trois nouveaux directeurs sont ajoutés à la Commission d'administration du Canadien-Nord, laquelle administrera aussitôt l'Intercolonial et le Transcontinental et s'appellera d'icrivant la Commission des Chemins de fer canadiens: Ce sont Sir Hormidas Laporte, de Montréal, ci-devant président de la Commission des achats du gouvernement; M. A.-P. Barnhill, avocat en vue de Saint-Jean, N. B., et M. Cantley, président de la Nova Scotia Steel Company, de New-Glasgow. Sir Hormidas Laporte est un de nos hommes d'affaires canadiens-français les plus éminents. M. C.-A. Hays est nommé gérant-

général du trafic, et et la Commission des Chemins de fer canadiens transporte ses pénates de Moncton à Toronto.

—M. Hugh Clark, secrétaire au département de la Milice, succède à M. F.-B. McCurdy, secrétaire démissionnaire au département du rétablissement civil des soldats.

—L'Allemagne aura à payer tous les pots cassés, ce qui représentera une jolie indemnité: le gouvernement a prié tous ceux qui auraient des réclamations à faire valoir, du fait de la guerre sous-marine, de la résiliation de contrats avec les neutres, etc., à lui soumettre ces réclamations, pour qu'il en dresse des listes. M. Thomas Mulvey, sous secrétaire d'Etat, est l'officier préposé à cette tâche.

—Révocation de l'arrêt en conseil de 1917 restreignant l'émission de débentures provinciales, municipales et scolaires pendant la guerre. Pareillement, il n'est plus interdit aux hommes de 18 à 45 ans de franchir la frontière sans passeport.

L'arrêt en conseil prohibant les I. W. W. et toutes les associations similaires se trouve, par contre, et fort sagement, étendu aux "*organisations qui prônent l'accapement par la force de toute propriété*" ou encore "*l'abolition avec violence de la propriété privée*", à celles qui permettent aux ouvriers de s'engager "*avec l'intention arrêtée de retarder la production, et ainsi de diminuer les profits du patron*", et à toute autre intervention frauduleuse". Le gouvernement fera bien de sévir. Car il y a du bolchévisme à plus d'un endroit. Tout récemment encore, une assemblée socialiste a fait retentir le Temple du Travail à Toronto de déclamation plus qu'extravagantes contre la capital et contre l'autorité. Un membre a demandé l'établissement d'un gouvernement socialiste au Canada... On aura commencé à voir où conduit la liberté de s'assembler pour tout dire et tout démolir!

—Sir Wilfrid Laurier est, à London, l'hôte d'honneur des libéraux de l'Ouest ontarien. Il cause de l'après-guerre. Les libéraux de cette section de la province-sœur avaient constitué, sur ces entrefaites, une Association, composée des délégués de 31 districts électoraux. On ne perd pas de vue la réorganisation de la Convention libérale canadienne, qui regrouperait le parti libéral par tout le Canada.

—Convention annuelle, à Ottawa, de l'Association canadienne d'Education. On y discute l'uniformité des livres d'une province à l'autre. Et l'Association se réorganise: elle choisira ses administrateurs parmi les officiers des départements de l'Instruction publique dans chaque province, et elle aura comme but de "*renseigner chaque province sur ce que font les autres*" en matière d'éducation. Il est bon de mettre le public en garde contre les tendances par trop centralisatrices de cette *Dominion Educational Association*.

—Grève des employés des pulperies Booth aux Chutes Chaudière, à Ottawa. Ils demandent des salaires plus élevés et un arbitrage.

—Mort, à Montréal, du sergent P. Stearns, avocat, ancien consul général des Etats-Unis et pendant longtemps chef de la colonie américaine dans la métropole.

ETATS-UNIS

—Congrès, à Springfield, de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique. Dans son sermon à la messe d'ouverture, M. l'abbé Marchand revendique la souveraine importance de la langue maternelle en vue de la conservation de la foi.

—Il est annoncé que le président Wilson sera présent à l'ouverture de la Conférence de la paix. Il quittera les Etats-Unis, accompagné de l'ambassadeur de France, M. Jusserand, aussitôt après l'ouverture de la session régulière du Congrès le 2 décembre. Il n'est pas probable qu'il restera jusqu'à la fin. Ce voyage du président est un événement considérable, tant à cause de la part prise par Wilson aux pourparlers de paix qu'à cause du précédent qu'il va créer: M. Wilson est, en effet, le premier chef d'Etat américain à quitter le pays durant son terme d'office. Et puis, il y a bien aussi la doctrine Monroe, que la guerre et cette action du président devant, par la force des choses, se mêler de la paix européenne et mondiale, auront joliment ébréchée...

—Le président signe la loi de prohibition nationale devant prendre effet à partir du 1er juillet, jusqu'à la démobilisation finale de l'armée américaine.

—Le quatrième Emprunt de la Liberté a été, lui aussi, souscrit et au delà. L'Etat en guerre voulait 6 milliards, et il en a eu 7! Le peuple américain se trouve avoir souscrit jusqu'à présent plus de 17 milliards.

Il en faut du nerf de la guerre, pour supporter la guerre. On porte, en effet, à 200 milliards le coût probable de la guerre aux belligérants. Elle leur a coûté 10 milliards en 1914, 26 milliards en 1915, 38 milliards en 1916 et 60, en 1917. La dette des pays de l'Entente est évaluée à 105 milliards.

—Démission de M. McAdoo, secrétaire du Trésor et directeur général du réseau national des chemins de fer.

—Une enquête va permettre de découvrir l'identité du syndicat de Germano-Américains possesseurs nominaux pour le Kaiser de propriétés évaluées à plusieurs millions. L'attention se porte sur le comte Alvo von Alvensleben, interné pour espionnage à Fort Douglas, dans l'Utah. On signale une quinzaine de terres à bois de la Colombie-Anglaise possédées par un syndicat nominal dont Alvensleben est le chef.

—Les ouvriers organisés de San-Francisco font du tapage et brandissent l'arme de la grève, en faveur de Thomas Mooney, accusé de meurtre à la bombe et condamné à la pendaison. Sur les entrefaites, le juge qui a prononcé la sentence demande un nouveau procès, disant que Mooney a été la victime d'une preuve frauduleuse...

ANGLETERRE

—Comme nous l'avons laissé entendre à notre dernière chronique, Sa Majesté Georges V a daigné répondre d'une façon toute spéciale à l'adresse des deux Chambres à l'occasion de la victoire. Il s'est rendu mardi, en compagnie de notre gracieuse souveraine et de Son Altesse le prince de Galles, au Palais de Westminster. Le groupe royal s'est dirigé vers le Palais sans escorte et fut acclamé tout le long de la route. En arrivant, il est monté tout de suite à la galerie de la Chambre des Lords, où l'attendaient les lords et les députés, contrairement à la coutume, d'après laquelle c'étaient les membres des deux Chambres qui venaient rencontrer le roi. Sa Majesté a publiquement remercié Dieu *"pour la promesse d'une paix très prochaine"*. Il a célébré l'immense effort britannique et la loyauté de tous les Etats de l'Empire. Il a rendu hommage à la nation entière, à commencer par le généralissime Haig. Il a déclaré qu'il s'efforcera de s'acquitter le mieux possible de sa lourde charge, afin de *"maintenir intact l'honneur de l'Empire et d'assurer le bien-être des peuples sur lesquels il est appelé à régner"*.

—Le Parlement britannique a été prorogé le 21 novembre. En l'absence du roi, rendu en Ecosse parmi la flotte, à l'occasion de la reddition partielle de la flotte allemande stipulée dans l'armistice, le discours du trône a été lu par commission. Lloyd George et Bonar Law ont adressé un manifeste conjoint au pays, dans lequel ils déclarent, notamment, qu'aussi longtemps qu'on ne sera pas revenu à des conditions normales, il sera prématuré d'établir une politique fiscale permanente, bien qu'un tarif préférentiel soit offert aux colonies. *"Il sera du devoir du nouveau gouvernement, ajoutent-ils, d'écarter toutes les inégalités que la loi met entre l'homme et la femme, et de créer une seconde Chambre basée sur un contact direct avec le peuple. Il ne peut y avoir de paix politique dans le royaume ou l'empire tant que la question irlandaise ne sera pas réglée. Conséquemment, il faut explorer tous les chemins conduisant vers un règlement. Deux chemins sont fermés, cependant, l'un qui mène à la sécession complète de l'Irlande d'avec l'Empire, et l'autre à la soumission des six comtés de l'Ulster au parlement du Home Rule, contre leur gré"*.

Lord Robert Cecil, ministre du Commerce de guerre et du Blocus, a démissionné, ainsi que M. John Clynes, contrôleur du service britannique des vivres, représentant du parti ouvrier.

—Les pertes britanniques sur tous les fronts se sont élevées, d'après un rapport officiel, à 3,049,991, soit 142,634 officiers et 2,907,357 soldats. En tout, il y a eu 2,032,122 blessés et 359,145 manquants, y compris les prisonniers. Les pertes totales au front occidental ont été de 2,719,652 (morts: 32,769 officiers et 526,843 soldats; blessés: 83,142 officiers et 1,750,203 soldats; manquants, y compris les prisonniers: 10,846

officiers et 315,849 soldats). D'après ces chiffres, les morts parmi les troupes britanniques seraient d'environ 650,000.

FRANCE

—La Conférence de la paix s'ouvrirait au palais de Versailles le 1er janvier 1919, et l'on espérait signer le protocole de paix vers la fin de février.

—Après Joffre et Foch, Pétain et Castelnau sont faits maréchaux de France: Pétain, à titre de commandant en chef des armées françaises; Castelnau, à titre de vainqueur du Grand-Couronné de Nancy et de chef d'état-major. Saluons bien bas et de toute notre âme ces gloires militaires de la France chevaleresque, qui se trouvent être, en même temps, des gloires catholiques!

—C'est depuis le 19 liesse profonde et émouvante en Alsace-Lorraine: les deux provinces fidèles ont vu rentrer dans leur capitale respective, en grande pompe, les drapeaux et les armées de France, et elles ont acclamé tout à leur aise, Metz, Pétain, et Strasbourg, Castelnau!

—Le chef légitime de la Maison de France, Philippe d'Orléans, adresse un télégramme à Clémenceau, exprimant son admiration et sa gratitude pour le splendide héroïsme des soldats de France et remerciant le premier ministre de ce qu'il a fait pour la France. Clémenceau le républicain de remercier le Duc de ses félicitations, ajoutant que la victoire est due à l'héroïsme des soldats...

—L'Académie Française élit à l'unanimité Foch et Clémenceau, le 21 novembre, s'associant ainsi à l'hommage indivisible de la France à ces deux ouvriers supérieurs de la victoire. Et pour cela, elle rompt avec une coutume multi-séculaire et sollicite elle-même l'entrée dans son sein du maréchal de génie et du premier ministre patriote et clairvoyant.

—La France ne tarit pas d'hommages à la Belgique, pour qui l'heure est venue de la moisson de gloire et des satisfactions rédemptrices. Le président Poincaré félicite chaudement le vaillant roi Albert et l'invite à venir à Paris. Aux deux Chambres, MM. Deschanel et Dubost font acclamer l'héroïque pays sorti vainqueur de l'étreinte germanique.

BELGIQUE

—Gand, Anvers et enfin Bruxelles, la capitale belge, font à leur roi et à leur reine, Albert et Elisabeth, un triomphal accueil. La vaillante armée de Belgique leur fait escorte. Le gouvernement a été transporté de Bruges à Bruxelles, tous les journaux bruxellois ont repris leur publication et le drapeau de la patrie a partout chassé l'aigle noir, trempé de honte et de déshonneur.

ALLEMAGNE

—Aux plaintes de Solf, qui voudrait maintenant que les Alliés fassent des concessions quant à l'éva-

uation de la rive gauche du Rhin, se sont jointes des jérémiades de la part de Lichnowsky, le prince tombé en disgrâce, pour avoir été franc avec la vérité quant aux responsabilités de la guerre, lequel chercherait, suppose-t-on, à se refaire une façade. Le bolchévisme! crient ces messieurs. Eh bien! oui, pourquoi l'avez-vous tant caressé, le bolchévisme, quand vous croyiez l'Allemagne victorieuse?

De leur côté, les Delbrück et autres conservateurs allemands voudraient qu'une commission impartiale, ouverte aux neutres, lavât l'Allemagne, s'il y a moyen, des accusations portées contre sa conduite pendant la guerre. L'Allemagne aura-t-elle honte d'elle-même?

—La situation à Berlin est calme, mais non sans péril. Le cabinet Ebert-Haase se maintient, mais l'organisation de l'autorité est assez anarchique. Il y aurait toujours le fameux conseil exécutif des organisations de soldats et d'ouvriers, mais soumis lui-même à six commissaires du peuple. Parmi les soviets allemands, les uns veulent la tenue d'une Assemblée constituante, les autres, celle d'un Congrès général d'ouvriers et de soldats. Quoi qu'il en soit, les élections à l'Assemblée constituante auraient lieu le 2 février. La Révolution allemande paraît se réserver, si elle doit durer, pour après le traité de paix.

Philipp Scheidemann aurait démissionné comme ministre des Finances, pour céder la place à Landsberg, secrétaire de la publicité, des arts et de la littérature. Mais on garde Erzberger, comme sorte de secrétaire d'Etat sans portefeuille, autrement dit, de ministre de la Paix.

—Une nouvelle république aurait été proclamée par les conseils unis des soldats et ouvriers comprenant Hambourg, Brême, Sleswig-Holstein, Oestfriesland et Oldenbourg, avec Hambourg pour capitale: c'est tout le territoire allemand riverain de la mer du Nord entre la Hollande et le Danemark. On annonce par ailleurs, que l'ancien grand-duché de Bade deviendra une république libre et populaire. Le pouvoir est entre les mains du gouvernement provincial; le grand-duc a renoncé à ses droits. On élira le 5 janvier une assemblée nationale qui déterminera la forme du gouvernement à venir. Elle se rassemblera dix jours après son élection. Le scrutin sera secret. Hommes et femmes âgés de vingt ans seront éligibles.

Tandis que, dans une proclamation au peuple saxon, le nouveau gouvernement de Saxe aurait déclaré qu'il lutte pour l'abolition de l'ancienne constitution fédérale et pour l'union du peuple de Saxe et des peuples allemands dans une république comprenant les Allemands d'Autriche... Alors, gare à demain:

AUTRICHE

—Le bolchévisme semble à l'œuvre non seulement à Berlin, mais à Vienne, où l'on aurait découvert un complot pour installer un gouvernement de cette couleur...

—La Hongrie politique n'est plus la Hongrie tout court, mais bien la "République du peuple hongrois". Nonobstant une dépêche antérieure, le comte Karolyi est toujours le président du Conseil. D'autre part, on annonce encore ?—que la république a été proclamée formellement. Le gouvernement a mis la main sur les papiers de l'ancien premier ministre—assassiné—le comte Tisza. Des soldats mutinés auraient pillé chez le comte Wekerlé.

—Proclamation de la république tchéco-slovaque. Le professeur T.-G. Masaryk est élu président, le docteur Karl Kramarz, premier ministre. M. Vojta Boncs est nommé ministre des Affaires étrangères. Le président de l'Assemblée nationale a été M. Franz Tomasck.

—M. Pachitch, premier ministre et ministre des Affaires étrangères de Serbie, a écrit une lettre à M. Korosep, président du conseil national des Yougo-Slaves, dans laquelle il reconnaît comme légitime le gouvernement des Serbes, des Croates et des Slovènes de l'ancien territoire autrichien. M. Pachitch annonce qu'il a adressé une lettre aux Alliés, leur demandant de reconnaître le conseil national des Yougo-Slaves comme un gouvernement légitime. M. Korosep est à Paris, pour établir des relations avec les gouvernements de l'Entente.

—Les Allemands d'Autriche continuent les négociations avec Berlin, en vue d'être annexés au Vaterland. Ils joivent du principe des nationalités, quitte à organiser au milieu de l'Europe un bloc compact pouvant menacer encore à brève échéance la paix du monde...

RUSSIE

—Coup d'Etat en Sibérie. Le Conseil des ministres du nouveau gouvernement pan-russe à Omsk a nommé l'amiral Alexandre Kolchak dictateur virtuel et commandant de l'armée et de la flotte russes. Deux ministres, MM. Avksentieff et Zenzenoff, qui s'opposaient à la dictature de l'amiral Kolchak, ont été arrêtés. Les directeurs du gouvernement d'Ufa appuient Kolchak. L'événement "provient de circonstances extraordinaires et du danger qui menaçait l'Etat". Le conseil des ministres a assumé l'autorité et l'a transmise à l'amiral Kolchak qui a accepté cette responsabilité. On annonce que l'amiral est entré en fonction comme "gouverneur suprême". Le général Horvath, le général Ivanoff, ministre de la Guerre dans le gouvernement d'Omsk et le général Ranoff, ancien commandant des forces russes, annoncent qu'ils reconnaissent la nouvelle autorité. Le coup d'Etat s'est produit le 18 novembre. A la date du 19, l'amiral dictateur a adressé au peuple russe un manifeste, disant que son effort visait à la création d'une armée régulière pour détruire le bolchévisme et rétablir l'ordre et le droit, de façon que le peuple puisse choisir un gouvernement.

Il affirme ne devoir servir aucune visée de réaction ni manœuvre de partis.

Parlant du coup d'Etat, le général Horvath, l'un des principaux chefs antibolchévistes en Sibérie, a déclaré que les intrigues du groupe radical représenté dans le gouvernement ont forcé l'élément militaire et conservateur à prendre des contre-mesures. Ces dispositions comprennent l'arrestation de plusieurs membres de la gauche social-révolutionnaire, dont 4 ministres et des sous-ministres.

Par contre, on annonce qu'un gouvernement pan-russe, formé par l'état-major de l'armée volontaire locale, s'est établi à Iékatérinodar, dans le but de reconstituer la Russie d'après le principe fédératif. Ce gouvernement aurait pour ministre des Affaires étrangères M. Savonoff. Laquelle l'emportera, de la Sibérie ou de la Russie d'Europe? Et quel homme d'énergie et de principes aura l'honneur de restaurer l'ordre au pays moscovite? La pauvre Russie semble bien destinée, quoi qu'il en soit, à ne plus se ressouder et à faire place à une mosaïque d'Etats plus ou moins compliquée...

—En Ukraine aussi, il y a branle-bas. Le gouvernement est renversé et des troupes d'Artrakhan, commandées par le général Denikine, ont capturé Kiev, mettant en fuite l'hetman germanique Skoropadski et établissant un gouvernement provisoire.

AILLEURS

—La reine Wilhelmine de Hollande est acclamée par son peuple fidèle, les catholiques en tête, et Troelstra, le chef socialiste, voyant que le coup bolchévique pour renverser le gouvernement a échoué, proteste qu'il n'en voulait à personne. Troelstra est un des chefs socialistes les plus dangereux de l'Europe.

PENSÉES

Dans le domaine des idées, la Pensée allemande est pareille à ces gens bien nourris qui éliminent mal.

* * *

Certain politicien brouillon de la Sociale, encore et toujours en scène, sourire aux lèvres et doigt dans l'œil, avec un vernis spirituel sur fond de gaffes, c'est Gavroche sombré dans Gribouille...

ALBERT GUINON.

* * *

Dans une discussion d'intérêt—qu'il s'agisse des individus ou des peuples—l'honnêteté devient le plus redoutable des adversaires, quand elle a senti qu'on la prend pour de la bêtise.

Lamennais.



UNE SEMAINE DE GUERRE



LES Alliés de l'Entente continuent à pousser les préparatifs de la conférence de paix tandis que leurs armées entrent graduellement dans le territoire ennemi cédé par l'armistice. Les français ont occupé Strasbourg après Metz. Les britanniques sont à la frontière de l'Allemagne.

Une escadrille de navires anglais est partie pour Wilhelmshaven pour recevoir la reddition du reste de la flotte allemande. La livraison des sous-marins à la force navale des alliés en a porté le nombre à 114.

Quand l'ex-empereur songe à ses illusions envolées, il n'est pas surprenant qu'il ait de navrantes crises de larmes en voyant ainsi passer à ceux qu'il croyait vaincre en six mois, la merveilleuse organisation maritime qui a coûté un nombre incalculable de millions et un travail acharné pendant plus de vingt ans.

Non seulement, c'est l'empire de la mer que Guillaume rêvait, dont l'espoir s'est envolé avec sa puissance, mais c'est aussi l'armée allemande, la plus forte du monde, que Foch a réduite et qui, si l'armistice n'était pas intervenu, allait céder partout et se serait disloquée aux pieds de son triomphateur. Encore dix jours, dit une dépêche, et les troupes allemandes auraient été forcées de se rendre à discrétion. Le maréchal soucieux de la conservation des soldats qu'il avait sous ses ordres n'a pas voulu que la gloire d'un fait d'armes presque sans exemple dans l'histoire du monde prit le pas sur le devoir qui lui était imposé de ne pas risquer inutilement la vie du plus humble des troupiers qu'il commandait. Sa conscience lui en aurait fait un grave reproche, sa responsabilité de chef suprême le lui défendait.

Quelle différence entre les méthodes de l'Entente et celles des allemands, même depuis la soi-disant révolution en pays boche !

Avec quelle libéralité le grand-état-major teuton ne sacrifiait-il pas régiments et divisions pour un succès souvent bien éphémère ? Ne considérait-il pas ses soldats uniquement comme de la chair à canon ? Aussi une bonne partie de l'armée n'a-t-elle pas été lente à se tourner contre ses tyrans d'autrefois ?

Non seulement le mépris de la vie des autres a toujours été à la base du système boche sur le champ de bataille, mais la cruauté inhérente à cette race s'est particulièrement fait jour dans le traitement des prisonniers. L'interminable défilé des internés dans les camps de concentration a commencé depuis l'armistice. L'opinion anglaise, quelquefois assez lente à se manifester, a atteint un degré de soulèvement que l'on n'aurait pas soupçonné chez un peuple aussi flegmatique.

Aussi l'odyssée de ces malheureuses victimes de la cruauté allemande constitue-t-elle la plus navrante histoire qui puisse être racontée. On leur a ouvert les portes des prisons et des camps de détention. Et on leur a dit simplement : "vous êtes libres, allez-vous-en." Pas de vêtements, pas de vivres. Les malades, les infirmes, ceux qu'un travail forcé et conduit par des êtres sans âme avaient émaciés et réduits à la plus grande faiblesse n'ont pas été mieux traités. Et la lamentable théorie se dirige vers les lignes alliées où là seulement elle pourra trouver la nourriture et les soins qui empêcheront ces braves gens de mourir en vue de la liberté et au moment où la victoire auréole les drapeaux sous lesquels ils ont si vaillamment combattu.

Ajoutez à ce traitement barbare la conduite des allemands lorsqu'ils se croyaient sûrs de triompher ; la déportation de tous les hommes valides belges et français des régions envahies ; le traitement hideux des femmes et des jeunes filles ; la mutilation des enfants ; l'horreur de la guerre sous-marine dirigée contre les navires-hôpitaux et les bateaux chargés de femmes et d'enfants, et dites-moi s'il est compréhensible que l'on parle d'humanité au sujet d'une nation aussi vile et aussi dénuée des sentiments ordinaires d'humanité. M. Arthur Balfour l'a clairement dit à Londres : ce sont des brutes et ils doivent être traités comme tels.

D'ailleurs ils ont été et sont encore hypocrites et menteurs. Leur Dr. Solf un ancien ministre de l'ex-empereur ne cesse de transmettre des notes au gouvernement des Etats-Unis pour demander une mitigation des termes de l'armistice. Le maréchal Foch, prétend-il, a demandé la livraison d'un trop grand nombre de wagons dont on a besoin pour transporter l'armée en déroute. Le blocus ne devrait pas être maintenu. On nous demande même de nourrir l'Allemagne qui a pillé, volé et détruit tout ce que ses soldats ne pouvaient pas emporter. Le délai fixé pour l'évacuation de la Belgique et de la France devrait être prolongé. Les femmes allemandes s'adressent à Madame Wilson pour qu'elle intervienne.

Et pendant que l'on rebat les oreilles des alliés de ces jérémiades, on détruit les mines de Lens, on sabote Briey, et le jour même de la signature de l'armistice on met Mézières à feu et à sac.

Un des officiers français de l'escorte des commissaires allemands venus pour traiter de l'armistice indiquant à l'un d'eux un immense monceau de raines, lui dit : "Voilà Saint-Quentin."

Il faudrait s'assurer avant de nous demander de nouveaux sacrifices pour faire vivre ces misérables

qu'ils n'ont pas chez eux de quoi les empêcher de crever de faim. Les perquisitions que l'on a faites dans les châteaux de l'ex-empereur montrent clairement que si son peuple était réduit à la portion congrue, il n'avait pas l'intention de se priver et de faire souffrir son estomac. Il y avait dans les caves de quoi nourrir toute une armée.

Le commissaire des vivres de la république américaine, Mr. Hoover, fera bien de faire précéder l'application de ses sentiments humanitaires par une bonne enquête. Il nous demandera peut-être un peu moins et contribuera ainsi à réduire la période probable de la cherté de la vie chez nous. Et puis, le peuple allemand est habitué à vivre de peu. Il a toujours été très économe.

Soyons justes, humains, mais non pas ridicules. Relisons l'histoire des négociations de l'armistice et de la paix en 1870 avec la France. Cette lecture comportera pour nous d'excellentes leçons. Puis, à la lumière des méthodes allemandes d'alors, demandons-nous quelle serait la conduite des allemands au temps présent, s'ils eussent été victorieux.

* * *

Sommes-nous certains d'ailleurs que tout le soulèvement actuel en Allemagne n'est pas qu'un immense camouflage ?

Guillaume est là, à quelques kilomètres de la frontière, se tenant aux aguets, en communication constante avec ses amis de l'intérieur de par la libéralité du gouvernement hollandais. Hindenburg est encore à la tête de ses troupes, en apparence rallié à l'ordre nouveau. L'un des futurs représentants de l'Allemagne au congrès de paix sera Ezberger, qui fut l'un des ministres du chancelier Maximilien de Bade. Le Dr. Solf, vice-chancelier quand Guillaume était encore debout, est resté ministre des affaires étrangères. Schiedeman, socialiste rallié à l'empire, dirige la finance boche. La Reichbank regorge d'or, car l'ex-empereur n'a pas pu mettre la main dessus. Le temps lui a manqué et la peur le talonnait trop pour qu'il pût attendre plus longtemps.

La situation allemande est horriblement obscure. On ne sait ce qui sortira de l'immense récipient où mijotent les destinées futures de l'ancien empire. Il ne faut cependant en aucune façon avoir confiance. Les méthodes du maréchal Foch et de l'amiral Beatty sont encore les meilleures. L'hallali est sonné, la bête est aux abois. Il vaut mieux ne pas la finir à demeure. Elle peut gagner et payer ce qu'elle nous doit, mais il faut lui arracher dents et griffes. La méfiance est à l'ordre du jour.

Les dépêches annoncent le départ prochain du président Wilson pour l'Europe. Il sera l'un des plénipotentiaires siégeant à la conférence, et exercera un influence sérieuse sur ses délibérations.

Il sera reçu en Europe avec enthousiasme. L'Europe doit beaucoup à la République américaine. Peut-être faudra-t-il se mettre un peu en garde contre l'idéalisme du président et de son amour un peu immodéré de la phrase. Il sera toutefois entouré de gens pratiques.

Le roi Georges accompagné de ses deux fils est allé en France. Il a reçu l'enthousiaste ovation du peuple que son pays a si puissamment aidé. L'entente cordiale aidera puissamment à l'heureuse issue des négociations.

Les souverains de la Belgique iront aussi à Paris. On ne peut douter de la bienvenue qui les accueillera.

* * *

On s'est grandement préoccupé chez nos voisins de savoir s'il sera donné toute publicité au travail de la conférence de paix. Cette question paraît devoir se régler dans l'affirmative. Le public pourra suivre à souhait le cours de la discussion. On peut cependant supposer qu'une censure mitigée s'appliquera aux rapports qui seront faits chaque jour. Les allemands ne seront pas lents à profiter d'une différence d'opinion, pour la transformer en dissension et en désaccord. Plus que jamais ils essaieront de pêcher en eau trouble.

Il y a tant d'intérêts à concilier et tant de graves responsabilités à diviser parmi les parties contractantes. Non seulement les questions de territoires seront vastes comme les régions qu'elles concernent mais il y aura les questions d'indemnités. A cela ajoutons les mesures à prendre pour empêcher le retour d'une guerre comme celle qui vient de dévaster le monde. Les conférences du passé ont souvent plutôt créé, que fait disparaître les causes de guerre. Les guerres balkaniques, dont le conflit de 1914-18 a été le sanglant corollaire ont pris naissance au congrès de Berlin.

La décision du sort final des territoires contrôlés par nos adversaires non seulement en Europe mais en Asie et en Afrique sera en fait réglée par les puissances européennes, la France, la Grande Bretagne, l'Italie avec les Etats-Unis, car ce sont celles qui ont gagné la guerre.

L'avenir de Constantinople et des Dardanelles ; l'administration des régions jusqu'ici sous l'empire de la Turquie ; celle de la péninsule balkanique ; le règlement des demandes d'indépendance des nationalités comme la Pologne, la Slovaquie ainsi que des petits peuples ayant appartenu à l'Autriche-Hongrie ; la réorganisation de l'effroyable chaos qui règne en Russie ; la disposition des colonies allemandes ; toutes ces questions constituent pour la conférence un travail herculéen qui demandera la plus grande sagesse et le plus grand désintéressement de la part des hommes d'Etat qui en feront partie.

Il y a de plus deux grandes questions qui soulèveront probablement de longues et vives discussions.

L'une concerne la liberté des mers, l'autre la fameuse société des nations dont la création, d'après le président Wilson, sera de nature à prévenir toute guerre future.

Espérons que du choc des opinions viendra la lumière.

Le 30 novembre 1918.

A. GOBEIL.



AUTOUR D'UNE CHANSON



EN compulsant, l'autre jour, une collection de vieux papiers, il m'est tombé sous la main une chanson, c'est le nom que lui donne l'auteur, composé aux environs de 1780. Datant d'une époque où la littérature canadienne n'existait pas encore, c'est une rareté, et comme elle présente en outre un intérêt historique, elle mérite doublement d'être sauvée de l'oubli.

La pièce ne porte ni date, ni signature, mais elle est précédée de l'envoi suivant :

A Monsieur le Gazettier :

A Québec.

Monsieur, si cette chanson mal rimée peut trouver place en votre Gazette, vous êtes prié de l'y insérer.

Sur l'air de Parténisse, où: Quoi, ma voisine es-tu fâchée ?

Littérairement le poème est, pour l'époque, de modique valeur. Bâtie sur un mètre difficile, il accuse la main d'un novice. Les vers ont quelque chose d'écourté, de saccadé, qui rend la pièce gauche et monotone. Ils affichent des rimes qui n'en sont pas ou qui ne sont que des assonances. L'auteur laisse passer des vers qui n'ont pas le nombre requis. Même l'orthographe n'est pas impeccable.

La composition ne s'élève pas plus haut que la prosodie : style pauvre, étriqué, contourné, obscur. On sent que le vers torture le style : la forme gêne le fond. Et cependant la dernière strophe, la meilleure semble indiquer que le chansonnier pourrait à l'occasion faire beaucoup mieux.

Peu importe d'ailleurs. Ce qui donne sa valeur à notre chanson, c'est sa couleur locale. Elle est en somme une petite satire des mœurs du temps. A ce point de vue elle constitue un très précieux document historique. Dans son cadre restreint, elle évoque les habitudes et les costumes de l'époque.

Notre anonyme s'accorde avec les récits contemporains : il nous montre la Canadienne du 18^e siècle, friande de luxe et d'amusement, goûts que partage avec elle le Canadien, qui est en outre grand fumeur, buveur de rum, bavard et paresseux. Voilà l'ensemble du tableau, passons aux détails.

C'est une chose fort étrange
Qu'en Canada,

L'on voit partout la fontange.

Mais peu de draps.

dit le chansonnier. Mais qu'est-ce que la fontange? C'était un nœud de ruban que les femmes portaient dans les cheveux. Son nom lui venait de la duchesse de Fontanges, maîtresse de Louis XIV, qui l'avait mis à la mode. Au retour d'une partie de chasse, le vent qui s'élevait la forçant à quitter sa capeline, elle s'avisa d'attacher sa coiffure par un ruban dont les nœuds tombaient sur le front. Le roi en trouva l'effet si joli qu'il la pria de continuer à le porter tout le soir. Le lendemain toutes les dames de la cour apparurent avec des rubans dans les cheveux. Une nouvelle mode était lancée qui fit le tour de l'Europe et envahit même le Canada. Et comme la mode, ainsi que l'histoire, se répète, nous avons vu, il y a quelques années, le ruban reparaitre dans les cheveux des jeunes filles. C'était, sans le nom, une résurrection de la fontange.

La fontange, c'était le superflu ; le drap, c'était le nécessaire. Au Canada, on sacrifiait gaiement le dernier au premier. Même en simple jupon d'indienne, on arborait la fontange. Toutes les femmes, depuis l'épouse du gouverneur jusqu'à la dernière Cerdrillon, tenaient à l'honneur de se parer du nœud de ruban. Ces dames de l'aristocratie s'en montraient indignées, prétendant que les femmes du peuple n'avaient pas droit à cette parure.

Mais à cette époque déjà le Canada était un pays démocratique: et insoumise, fière de sa fontange,

L'on voit marcher une servante.

A pas mignon.

Parée comme une gouvernante

D'un Cotillon,

sans mentionner les rubans et la pervintaille. Mais ce qu'était ce dernier ornement, il m'est impossible de le dire. Les nombreux dictionnaires consultés ne contiennent pas ce mot. Mais quels que soient les noms, le monde ne change guère au fond : aujourd'hui comme alors plus d'une bonne se charge de parure à paraître éclipser les toilettes de sa maîtresse. Aujourd'hui comme alors, sacrifiant le confort à la vanité, plus d'une femme.

Contre le froid garde sa taille
avec des garnitures et des colifichets.

Notre satirique s'attaque ensuite à la danse, à laquelle on se livrait avec toutes sortes d'"imprudences." En effet, à cette époque, la danse faisait rage au Canada. A la fin du régime français, le gouverneur, l'intendant et le général en-chef étaient tenus de donner des bals officiels. Les seigneurs et les riches bourgeois s'empressaient de suivre l'exemple. On dansait ainsi d'un bout à l'autre de l'hiver. C'était une telle passion que lorsque le gouverneur et sa suite, avec leurs femmes, montaient en hiver, de Québec à Montréal, à tous les relais, où il fallait passer la nuit, on improvisait des danses qui duraient jusqu'aux petites heures. Dans les campagnes, on dansait tout autant que dans les villes.

Sur ce point, nous différons un peu de nos aïeux. La danse, qui alors réunissait tous les âges, est aujourd'hui en général, réservée à la jeunesse. A ce détail près, on n'a jamais tant dansé que de nos jours : nous subissons ce qu'on appelait sous le Directoire, la dansomanie. Les soirs n'y suffisent plus ; on valse au thé dans l'après-midi. L'hiver lui-même ne sert plus de limite : on "fox-trotte" en plein été, aux plages, aux clubs champêtres, etc. Le monde d'aujourd'hui n'est plus que le monde où l'on danse.

A la strophe suivante, le croquis est assez piquant de ces gens qui n'ont pas de chemise sur le corps, mais qui arborent manchettes et perruque. Ceux qui ne pouvaient s'offrir la toison à la mode, marque distinctive de haut rang ou d'aisance, recouraient à la ressource de se poudrer au moins les cheveux et de se hausser ainsi hors de la plèbe. Au dire de l'auteur, on ne reculait pour cela devant aucun sacrifice. Au lieu d'en faire du pain, on employait le peu de farine, qu'on possédait, à se poudrer la chevelure. On avait le ventre creux, mais "riante mine". C'était une héroïque vanité.

Un plus grave défaut du temps provoque ensuite l'ire du censeur : le goût du rum. Sur ce point, nos ancêtres, qui venaient d'un pays de climat tempéré, invoquaient, pour excuser leurs fréquentes libations, le prétexte qui s'est perpétué jusqu'à ce jour, de la sévérité de l'hiver canadien. Malheureusement pour le prétexte, la consommation, au dire des autorités, ne diminuait guère avec l'apparition du printemps. La formule moderne que l'alcool réchauffe en hiver et rafraîchit en été, n'existait pas encore, mais elle était sûrement en germe à cette époque.

Tout naturellement et logiquement, du rum le chansonnier passe au tabac. Le Canadien fut toujours un fervent de la nicotine. Il fumait un tabac du pays. âcre et fort, qui incitait à boire. Le résultat, c'est la causerie sans fin, pipe aux lèvres, autour des verres, et la somme totale se mesure à la perte du temps. Et le poète se désespère de voir le temps précieux se perdre, quand le travail est là, qui "toujours presse infiniment."

Devant sa propre peinture des péchés capitaux de l'époque, le poète s'assombrit et tourne au pessimisme. Le présent lui apparaît affreusement triste. et il conclut, en sa meilleure strophe, sur une note de profond découragement :

Les Calumets, les tabatières,
Et les Rubans
Le Rum et toutes les manières
D'ajustement,
Font d'un peis que la nature
Avait orné
Une des plus tristes demeures
D'infortunés.

Mais non, Juvénal inconnu, vous exagérez. Avec tous leurs défauts, nos ancêtres du dix-huitième siècle n'étaient pas si à blâmer, ni si à plaindre. Tout ce que vous leur reprochez, c'est de la surface, qui n'entame pas la substance. Ils vivaient un peu joyeusement, à la française, outrepassant parfois la borne, mais quels braves gens, et quand venait l'heure grave comme ils savaient, hommes et femmes, se dresser à la hauteur des circonstances. Ces enragés de luxe et de danse, ces flemmards et ces buveurs de rum, ce sont eux qui firent la guerre de Sept Ans, ce sont les héros de la Monongahéla, de Carillon et de Ste-Foye; et ces femmes, portant fontage et pervintaille, elles ont enduré partout, les privations et les malheurs de la guerre; elles ont, en ville, supporté le siège de Québec, et dans la campagne, chaque année fait la semence et la moisson. Ils n'étaient sans doute pas plus que nous parfaits, mais quels braves gens ! Tels qu'ils étaient, vaillants à la guerre, aimables dans la paix, on peut accepter sur eux et le pays, l'appréciation de Montcalm, quelques années plus tôt. Le général, qui arrivait de Versailles, trouvait Québec d'une vie plus agréable que nombre de villes plus considérables de France et il ajoutait que les paysans canadiens "très à l'aise vivaient comme de petits gentilshommes." Ce jugement corrige la chanson ; l'un et l'autre se complètent. On en peut tirer la conclusion : Avec tous leurs défauts, et c'est est la raison peut-être, quels braves gens, c'étaient, que nos aïeux du dix huitième siècle.

GUSTAVE LANCTOT.

CHANSON

C'est une chose fort étrange
Qu'en Canada,
L'on voit partout la fontange
Mais peu de draps:
Les tours de lits y sont si rares,
Par-dessous tout,
Qu'il faut, dit-on, être bizarre
Pour cacher tout.

L'on voit marcher une servante
A pas mignon,
Parée comme une gouvernante,
D'un Cotillon;
Les Rubans et la pervintaille,
A double rang,
Contre le froid gardent sa taille
Superbement.

En ce peis le froid extrême
Dure huit mois,
Les mantelets les jupons d'indienne
Et quelque fois:
En y joignant souvent la danse,
Défendent bien.
Des maux que causent l'imprudence,
L'on ne craint rien.

Souvent l'on n'a pas de chemise
Dessus son Corps,
Mais les manchettes quoiqu'on dise
Brillent encore:
L'ample coiffure a de soi-même—
De quoi garder
Le reste du corps de Vilaine—
Malpropreté.

L'on n'a chez soi ni pair, ni pâte,
Ni grain, ni lard:
Mais quelque peu que l'on en tâte,
D'un air gaillard,

Toujours l'abondante farine
Sur les cheveux,
Fait faire à tcus riante mine,
A qui mieux mieux.

Tel n'a pas de quoi faire instruire
Tous ses enfans,
Ni pcur lui-même apprendre à lire
Chrétienement.
Mais chez lui le Rum ne manque,
Pas plus que l'Eau,
Et très souvent il en présente
Plus qu'il en faut.

L'ouvrage dit-on, toujours presse,
Infiniment,
Et l'on ne donne à la paresse
Pas un moment:
Mais en fumant le temps se passe,
Sans y penser,
Que l'on ne pourra, quoiqu'on fasse,
Recompenser.

Les Calumets les tabatières
Et les Rubans,
Le Rum et toutes les manières
D'ajustement
Font d'un peis que la nature
Avait orné,
Une des plus triste demeures
D'infortunés.



L'OUVRIER



A lui le labeur, à lui la fatigue, à lui le poids du jour, à lui le profond sommeil exempt de rêves, à lui la force, à lui la santé. Le voilà courbé sur l'arbre abattu la veille; au bruit de la scie et des marteaux, au grincement des rabots, dort l'enfant confié à sa force et à son cœur; le souffle léger qui sort des lèvres roses de l'enfant anime d'une ardeur nouvelle les bras vigoureux de l'ouvrier.

C'est lui qui luttera contre les obstacles et les contradictions de ce monde, mais qui sait si, près de cet établi, ne viendra pas circuler la lumière et régner la paix? Qui sait si, sur cet escabeau, grossièrement fabriqué des restes d'un chêne abattu, ne viendra pas s'asseoir un Ange aux grandes ailes, apportant cette joie profonde dont le cœur de l'homme a soif et dont il ne peut se rassasier? Qui sait si, au bruit de ses outils, il n'entendra pas chanter près de lui la voix douce de l'espérance? Sur les murs dégarnis de son pauvre logis, il verra briller les premiers rayons du soleil, il verra les premières splendeurs du jour, il verra

la rosée matinale, il respirera le premier parfum de la rose épanouie; à lui la fraîcheur première de tout ce qui doit éblouir le monde; sur sa tête courbée au travail avant le jour, est tombée l'abondante rosée qui doit rafraîchir la terre. Il est leste, il est joyeux; sa femme chante en travaillant, et le fils qui lui est né sera heureux. Que lui fait le lit de satin sur lequel s'est endormi hier l'homme qui est mort aujourd'hui? Il respire à pleine poitrine, et son cœur bat en s'éveillant. Que lui fait la lumière factice à l'ombre de laquelle s'est enivré hier l'homme qui passe en chancelant? Le soleil éclaire sa maison; ses rayons traversent les rideaux baissés du berceau de son enfant. Que lui fait la couronne fanée de cette femme endormie aux fatigues du bal? Sur sa fenêtre est né, entre deux pierres, un beau pied de réséda. Que lui fait le bruit de l'orchestre? la fauvette chante sur son toit.

Que lui font ces équipages qui roulent avec tant de fracas? Sa femme est leste et riante le dimanche à son bras; l'air est léger, les feuilles s'ouvrent, le prin-

temps lui sourit, pour lui le ruisseau murmure sous la mousse, les oiseaux chantent dans les bois, la fraise est mûre sous les feuilles vertes. Sa tâche est faite, sa joie est venue. Sa femme conserve dans une boîte précieusement cachée, le petit bonnet de baptême du petit enfant nouveau-né ; elle a aussi dans l'endroit le plus reculé de la maison la petite vierge d'ivoire et le prie-Dieu de bois blanc ; c'est là qu'il vient avec elle, le soir, demander le pain quotidien qui ne lui a jamais été refusé ; c'est là qu'avec elle il pardonne à ceux qui l'ont offensé, et la tentation ne vient pas, et le mal fuit.

C'était aussi un ouvrier, gagnant son pain, vivant de son travail, portant sur ses épaules courbées l'ouvrage terminé dont il devait recevoir le prix ; il était pauvre, mais chez lui on sentait l'ordre, l'activité et le repos.

Le travail est imposé à l'homme, mais le prix de cette obéissance ne se peut mesurer. C'est de la tâche de chaque jour accomplie, que dépend la force et la joie. Pour chacun cette tâche diffère, et les plus doucement traités sont ceux qui sont chargés de fendre le bois ou la pierre. Le bois et la pierre sont moins durs que les ténèbres. Cet ouvrier le sentait, il y réfléchissait peut-être et se disait qu'il était plus facile d'enfoncer son doigt dans la roche que de montrer aux hommes endormis le soleil qui se lève.

Sa figure était grave, ses yeux doux, et sa bouche discrète était sérieuse ; sa taille haute et forte, ses bras vigoureux et ses mains rudes. Près de lui, assise dans l'ombre, une femme se tenait les yeux tournés vers la lumière, son visage était coloré d'une teinte dorée et transparente ; ses mains délicates et actives aidaient l'homme dans sa journée.

Chacun en accomplissant sa tâche portait en haut ses regards, et leurs âmes aussi actives que leurs bras accomplissaient dans les régions éloignées de la terre, l'ouvrage qui leur était commandé.

Cependant chacun allait et venait, chacun va-

quait à ses affaires ; les rois gouvernaient le monde, les bergers gardaient leurs troupeaux, une inquiétude vague planait sur la terre, et du haut de la chaire, des orateurs parlaient d'une voix tonnante sur les inquiétudes du temps. D'autres, endormis par les plaisirs, penchaient leurs têtes affaiblies par l'oisiveté sans se demander qui de la mort ou de la vie remporterait la victoire. Les regards inquiets se tournaient vers tous les points de l'horizon, on se demandait sur quel trône apparaîtrait celui qui devait régner sur la terre, et personne ne regardait le ciel.

Cependant l'ouvrier dont je parle coupait, fendait, travaillait le bois qui lui était confié, on lui demandait conseil sur la façon d'ajuster le pied d'une table et chacun allait et venait dans son atelier. Ses parents, ses amis connaissaient sa demeure, on y trouvait la joie, la paix, l'espérance ; sa maison, pauvre, dénuée, possédait pour tout bien l'établi sur lequel il travaillait, et l'escabeau sur lequel il s'asseyait.

Mais c'est près de cet établi qu'est venue circuler la lumière et régner la paix ; c'est sur cet escabeau grossièrement fabriqué des restes d'un chêne abattu, qu'est venu s'asseoir l'ange aux grandes ailes qui apportait la joie profonde dont le cœur de l'homme ne peut se rassasier ; c'est au bruit de ses outils qu'il a entendu chanter près de lui la voix douce de l'espérance.

Sur les murs dégarnis de son pauvre logis, il a vu briller les premiers rayons du soleil, il a vu les premières splendeurs du jour, il a vu la rosée matinale, il a respiré le premier parfum de la rose épanouie, il a eu la fraîcheur première de tout ce qui devait éblouir le monde, Marie ! Jésus !

C'est sur sa tête courbée au travail avant le jour qu'est tombée l'abondante rosée qui devait rafraîchir la terre, il a entendu les vagissements de la parole éternelle.

Saint Joseph, priez pour nous.

JEAN LANDER.



LA MESSE DANS LES BLÉS



Dimanche 21 juillet. Attaque. La première vague a passé le talus à dix heures. On avance derrière le barrage français, sous le barrage ennemi. Puis, les mitrailleuses donnent. Il faut se coucher dans le blé et attendre que l'artillerie de chez nous allonge son tir, déloge l'ennemi de l'orée du bois.

Onze heures. Ma mère est à la messe. Elle prie pour moi. Je n'aurai pas de messe aujourd'hui ; je ne dirai pas la messe bien que ce soit dimanche et que je sois prêtre pour l'éternité, prêtre pour chaque dimanche de paix ou de guerre, sur la terre et dans le ciel.

Je ne dirai pas la messe et je suis couché dans les

blés avec les soldats que j'accompagne. Mon corps étendu fait un rond d'épis pliés, d'épis blonds et roux et qui chantent comme dans toute leur gloire jamais des orgues n'ont chanté. Oh ! la magnifique église, fleurie de fleurs plus belles que Salomon dans toute sa gloire. Au-dessus de ma tête, le ciel fait éclater sa lumière dans le rond doré des blés mûrs, le ciel d'où le Père me regarde. Disons la messe.

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Le Psaume.—Introibo ad altare Dei. Je m'approcherai quand même, en ce jour, de l'autel de Dieu.

Ces quatre pieds carrés de terre où je repose, comme un mort qui n'a pas encore été descendu dans sa fosse, seront mon autel, un véritable autel de sacrifice.

Et dans ce grand moment, quand la mort passe au-dessus de tous ces ronds dans les blés et choisit, prenant l'un, laissant l'autre, devant me prendre peut-être moi-même à la minute qui va suivre, dans ce moment je m'approcherai de Dieu qui réjouit ma jeunesse.

Oh! joie que Dieu soit partout, que Dieu soit toujours et qu'il n'y ait point d'heure où il ne se donne, même l'heure de cette angoisse, dans les blés abandonnés.

Jugez-moi, Seigneur, et séparez ma cause d'avec celle des impies, d'avec celle des iniques qui ont fait de ces champs de paix des champs de guerre.

Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous repoussé et pourquoi me laissez-vous dans la tristesse? Retour d'angoisse, car le corps fait bataille avec l'âme; il a peur d'être livré à la terre et il attriste l'âme. Pourquoi suis-je tout seul dans ce rond de blés? Voici que mon âme est triste jusqu'à la mort. Qui a dit cela? Vous, Seigneur, dans une heure pareille. Mon âme, pourquoi es-tu triste et pourquoi me troubles-tu? —Espère en Dieu, ton Sauveur.

Gloire au Père qui fait luire ce soleil sur les bons et les méchants, gloire au Fils qui sema l'Évangile, gloire au Saint-Esprit qui n'est point dans les orages, les tempêtes et les guerres mais dans le souffle léger qui courbe et fait chanter les épis.

Ainsi, tous les soldats couchés et moi-même nous passons de la joie surnaturelle à la tristesse humaine. S'il se peut, Seigneur... Toutefois, que votre volonté soit faite et non la nôtre.

Le prêtre.—Que le Seigneur soit avec vous, petits enfants, qui êtes couchés dans les blés.

Les soldats.—Et qu'il soit avec ton esprit, ô prêtre, car c'est à toi d'arracher nos âmes à la tristesse humaine.

Le Confiteor.—Je te confesse tous mes péchés, mon Dieu, parce que peut-être je vais mourir et tomber en terre comme le grain de blé pour y mourir.

Je confesse tous mes péchés à la bienheureuse Vierge Marie, le plus bel épi dans le champ du Seigneur et qui porta le Grain unique, à Saint-Michel Archange qui faucha les ivraies de Satan et les jeta au feu, à Saint-Jean-Baptiste, le premier coquelicot sanglant, aux Apôtres Pierre et Paul qui furent battus sur l'aire et secoués dans le crible, à tous les saints qui ont comme Isaac, l'odeur des champs bénis et à vous, mes frères, soldats, froment du Seigneur.

Que le Dieu tout puissant nous fasse miséricorde et qu'après nous avoir pardonné nos péchés, il nous conduise à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Le Kyrie.—Seigneur, Père, qui fis la terre pour

porter le blé et l'orge, non pour boire le sang des hommes, aie pitié de nous.

Christ, qui versas ton sang plus abondamment qu'une rosée, aie pitié de nous.

Seigneur, Esprit-Saint, qui donnes au labourer la force et la sagesse, aie pitié de nous.

Le Gloria.—Gloire à Dieu, dans ce ciel de juillet qui porte et balance le soleil, comme le plus beau des fruits, et paix sur la terre aux hommes parce que Dieu leur veut du bien; paix sur la terre, Seigneur, nous vous en supplions.

Fils du Père, vous qui effacez les péchés du monde, effacez de ce monde la guerre et les péchés qu'engendre la guerre.

Vous qui effacez les péchés du monde, recevez notre prière qui est d'être forts dans la justice et non violents dans l'injustice, d'être forts dans la charité et non violents dans la haine.

Vous êtes le seul Saint, ô Jésus-Christ, et nous, nous sommes tous pécheurs; le seul Saint avec le Saint-Esprit—que nous n'avons pas écouté,—dans la gloire du Père—que nous n'avons pas aimé.

Le prêtre.—Le Seigneur soit avec vous, mes petits, tous couchés, et moi avec vous, dans ce champ.

Les soldats.—Et avec ton esprit, ô prêtre, car ton heure est venue de nous absoudre et de nous faire prier.

Les Oraisons et les Lectures.—Prions. C'est l'agonie.

Pourquoi de l'Ancien Testament, les vengeances plutôt que les promesses? Pourquoi de cette colline qui est là devant nous—et que nous devons prendre à la prochaine attaque—ne voyons-nous pas descendre l'ombre d'alliance comme les gens de Beh-Samès qui moissonnaient dans la vallée? Pourquoi la terre est-elle en deuil, épuisée, profanée sous ses habitants? Elle se brise avec violence, elle éclate avec fracas, elle chancelle comme un homme ivre, ainsi qu'il est dit au livre du prophète Isaïe.

Je relis en esprit les Béatitudes du pauvre et de l'inconsolé, et la Parole sur l'enfant prodigue et les divines histoires et surtout la plus grande de toutes qui commence par ces paroles: "Alors Il arriva dans un domaine appelé Gethsémani..."

Le Credo.—Je crois en vous, seul Dieu qui avez créé la terre, les choses visibles sur lesquelles tant d'yeux vont se fermer et les choses invisibles sur lesquelles tant d'yeux vont s'ouvrir.

Je crois en Jésus-Christ qui est descendu sur cette terre misérable et s'est fait un homme misérable; qui a été mis à mort, les bras étendus, comme cet enfant que j'ai vu tout-à-l'heure dans le champ de seigle; qui a été mis dans une tombe, laquelle n'était pas faite pour lui, comme tous ceux qui meurent aujourd'hui et qui ne seront pas donnés au cimetière de leur ville ou de leur village, mais à un bord de route ou à un bord de bois ou à un bord de pré, à un talus,

à un fossé, à un trou d'obus, qui même n'auront pas de tombé avec un peu de terre et un peu de prière dessus, et qui pourriront dans les moissons hautes sans que personne y prenne garde, et qui retourneront lentement à la terre sans que personne le sache, ni leur camarade, ni leur mère, ni leur femme, ni leur petit garçon, seulement Dieu qui marquera la place avec son doigt; mais leurs âmes seront dans le ciel, avec le grain de blé qui fut jeté en terre pour trois jours et sortit le troisième et, quarante jours encore plus tard, entra dans les greniers du Père.

Je crois au Saint-Esprit qui donne la vie, non pas seulement celle de ce corps, secoué par la crainte comme une gerbe sous les coups du fléau, mais encore celle de l'âme, celle qui est comme un levain dans la pâte de froment.

Je crois en l'Eglise et, en particulier, je crois que tout ce régiment qui est là, forme une grande réunion avec Jésus-Christ au milieu, debout comme la gerbe du songe, quand Dieu fit rêver Joseph.

J'attends la vie du siècle à venir, une vie meilleure dans ce monde, peut-être, si les hommes sont meilleurs après la grande épreuve et sûrement dans le ciel éternel qui viendra après la terre passagère et où il n'y aura plus ni larmes répandues ni sang versé.

Le prêtre.—Le Seigneur soit avec vous, mes petits, qui êtes couchés comme moi dans ce champ.

Les soldats.—Et qu'il soit avec ton esprit, ô prêtre, car nous avons besoin que ta foi inébranlable soit l'appui de notre foi.

(A suivre)

CH. QUÉNET,

Aumônier divisionnaire.

Echos et Commentaires

Notre revue

"The University Monthly" de Toronto salue ainsi l'apparition de notre revue par la plume de M. J. S. (J. Squair, croyons-nous):

"LA VIE CANADIENNE.—The journalistic life of the Province of Quebec has been enriched by the appearance of a new weekly *La Vie Canadienne* which began publication on July 11th of this year. The programme announced in the first number informed the public that the journal would be thoroughly Catholic, Canadian, and loyal to British connection. English-speaking Canadians will gladly welcome this accession to the ranks of the defenders of a true Canadian spirit in its contest with spurious forms of Nationalism."

Plus loin, la même revue cite encore la *Vie Canadienne*, en lui empruntant une citation de Léon Daudet. Merci à notre aimable confrère ontarien.

S. D.

Salut amical

Le Bulletin de Propagande française, organe du Comité Catholique de Propagande française, écrit dans ses *Notes Canadiennes*, après avoir cité la lettre d'un de ses correspondants qui lui parlait du *Canada Français*.

"Nous tenons à saluer, en passant avec sympathie, la création de cette revue, qui coïncide avec la parution d'un autre organe du même genre, la *Vie Canadienne*. Ces deux publications travailleront, avec efficacité, au développement de l'élite catholique et française au Canada, ainsi qu'au rapprochement, de plus en plus étroit et amical, entre l'ancienne métropole et l'ancienne colonie."

Échos de la Victoire

De S. E. le Card. archevêque de Paris:

L'heure de la victoire a sonné pour la France et pour ses alliés.

Quatre mois ininterrompus de luttes gigantesques ont réduit à merci la formidable coalition qui se croyait invincible.

Après la Bulgarie, après la Turquie, après l'Autriche, l'Allemagne a capitulé. Son orgueil est abattu, sa force est brisée, le monde est délivré de l'horrible menace qu'elle faisait peser sur lui. Le sol national est tout entier libéré de l'ennemi qui le ravageait avec une fureur sauvage; les chères provinces d'Alsace et de Lorraine, arrachées par la violence à la mère-patrie, lui font retour; la noble Belgique, odieusement violée, recouvre son intégrité; les iniquités commises sont vengées et seront réparées.

A cette annonce, que nos cloches ont portée dès la première heure à tous les échos nos cœurs débordent d'enthousiasme et de joie.

Ceux mêmes que les deuils de la guerre ont brisés, et ils sont une multitude,—se sentent consolés par le fruit du sacrifice de leurs bien-aimés.

Et notre joie a besoin de s'exhaler en reconnaissance.

Elle va d'abord, notre reconnaissance, à nos admirables soldats, dont nulle louange humaine ne saurait exalter dignement l'héroïsme.

Elle va à leurs chefs éminents, et principalement au grand homme de guerre dont la foi égale le génie et aux mains duquel la Providence avait remis en ces derniers mois le sort de la patrie.

Elle s'adresse aussi, notre gratitude, à l'homme d'Etat qui, depuis une année, grâce à son patriotisme intrépide et à son indomptable énergie, a su mettre en œuvre toutes les forces vives du pays et soutenir le courage de l'armée et de la nation.

Notre reconnaissance va encore profonde, à nos alliés, à ceux d'outre-mer et à ceux d'au-delà des monts qui sont venus à nos côtés combattre avec tant de vaillance pour le droit et pour la civilisation.

Pourrions-nous oublier, dans nos actions de grâces, ces morts innombrables qui, au cours de plus de quatre années, ont succombé sur les champs de bataille ou dans les hôpitaux, et ont payé de leur vie le salut de leur patrie?

Mais notre gratitude doit s'élever plus haut que les hommes qui ont été les instruments de la victoire. Elle doit monter vers "Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires" vers Celui qui, selon le mot célèbre de notre Jeanne d'Arc, tandis que "les hommes d'armes bataillent, donne la victoire" à qui il lui plaît.

Longtemps nous l'avons supplié de prendre en main notre cause et, plus d'une fois, dans notre impatience de voir finir nos dures épreuves nous nous sommes enhardis à lui redire avec le psaume: "Levez-vous, Seigneur, pourquoi semblez-vous dormir?" En face de l'insolent orgueil de nos ennemis, pendant qu'ils multipliaient leurs crimes et cherchaient à les couvrir comme d'un manteau de blasphèmes, en se réclamant audacieusement de Dieu, nous étions tentés de nous écrier: "Jusques à quand Seigneur, jusques à quand nous oublierez-vous?"

Dieu attendait. Il attendait sans doute le jour où serait comblée la mesure des expiations nécessaires et des sacrifices rédempteurs. Enfin, ce jour est venu! Alors Dieu s'est levé; son intervention s'est manifestée éclatante en notre faveur.

A la vue d'un triomphe dont la rapidité et l'étendue dépassent toutes les espérances, ils seront bien rares ceux qui ne s'écrieront pas: "La main de Dieu est là!"

Pour nous, chrétiens, qui n'en saurions douter, nous donnerons à notre gratitude envers Lui une expression solennelle et prolongée.

Nous y joindrons encore d'ardentes prières. Nous prions pour qu'une paix solide et durable dont le glorieux armistice de ce jour est le prélude et le gage soit bientôt conclue par le commun accord de toutes les puissances alliées. Nous prions aussi pour que selon le vœu exprimé naguère par le chef du gouvernement, l'union sacrée qui a permis à la France de vaincre ses ennemis du dehors, continue de régner au dedans entre ses enfants par le respect des droits de tous et par une fraternelle concorde.

De M. Clémenceau:

"Je cherche vainement ce qu'en une pareille heure, après cette lecture devant la Chambre des représentants français, je poursuis ajouter. Je vous dirai seulement que dans un document allemand et dont par conséquent je n'ai pas à donner lecture à cette tribune en ce moment, document qui contient une protestation contre les rigueurs de l'armistice, les signataires dont je viens de vous donner les noms

reconnaissent que la discussion a été conduite dans un grand esprit de conciliation.

Pour moi, la convention d'armistice lue, il me semble qu'à cette heure, en cette heure terrible, grande et magnifique, mon devoir est accompli.

Un mot seulement. Au nom du peuple français, au nom du gouvernement de la République française, j'envoie le salut de la France une et indivisible à l'Alsace et à la Lorraine retrouvées. (Vives et unanimes acclamations.—Tous les députés se lèvent et applaudissent longuement.)

Et puis honneur à nos grands morts qui nous ont fait cette victoire. (Nouvelles acclamations unanimes.—Tous les députés se lèvent.) Par eux, nous pouvons dire qu'avant tout armistice, la France a été libérée par la puissance des armes. (Appl. unanimes et répétés.)

Quant aux vivants, vers qui, dès ce jour, nous tendons la main et que nous accueillerons, quand ils passeront sur nos boulevards, en route vers l'Arc de Triomphe, qu'ils soient salués d'avance! Nous les attendons pour la grande œuvre de reconstruction sociale. (Vifs appl.) Grâce à eux, la France, hier soldat de Dieu, aujourd'hui soldat de l'humanité, sera toujours le soldat de l'idéal! (Appl. enthousiastes.—Les députés se lèvent et acclament longuement.)

De la Croix de Paris:

LA FIN DES HOHENZOLLERN

Guillaume II a abdiqué, le kronprinz a renoncé au trône impérial et royal, et l'on nous parle d'une régence qui gouvernerait l'Allemagne et la Prusse au nom d'un prince de douze ans! et ce prince serait sous la protection d'un chancelier socialiste!

Les monarchies sont perdues quand elles se mettent sous de tels patronages, et nous pouvons prévoir que s'il est proclamé, le jeune empereur aura le sort du tsar de Bulgarie Boris.

C'est la fin des Hohenzollern.

Quomodo cecidit Lucifer? Comment est-il tombé, le Lucifer allemand? Avant la guerre, il faisait grande figure dans le monde: chef d'un vaste empire, peuplé et prospère, aspirant à la domination universelle vers laquelle il semblait marcher à grands pas, tour à tour, il promulguait la paix universelle sous son égide ou menaçait le monde de sa poudre sèche et de son épée fraîchement aiguisée. Aux populations musulmanes qu'il prenait sous sa hautaine protection, il apparaissait comme un nouveau prophète, et il visitait les Lieux Saints avec tout l'apparat d'un chef de Saint Empire...

Comment est-il tombé de si haut si bas, des hauteurs du ciel dans les profondeurs de l'abîme? "C'est la guerre!" Sans doute! Son peuple ne lui pardonne pas la terrible saignée de millions d'hommes qu'il lui a infligée, les souffrances qu'il lui a fait endurer, les illusions dont il l'entretenait dans de retentissantes proclamations, alors qu'au sein d'une victoire appa-

rente, il se savait déjà perdu: les malédictions dont l'univers entier charge l'Allemagne abattue...

Mais il y a plus encore. Il y eut une autre monarchie qui connut, sinon de pareilles hontes, du moins d'aussi grandes humiliations. Lorsque, fils incertain et successeur contesté d'un roi fou, Charles VII avait perdu la moitié de son royaume et n'était plus salué par l'ennemi triomphant, que du titre de roi de Bourges, il semblait que l'antique race capétienne dût sombrer sous les coups de l'épreuve. Et, cependant, tandis que les Parlements et les Universités, les princes du sang et les grands vassaux acclamaient à Paris le vainqueur, le peuple priait pour le "gentil dauphin", demandait à Dieu de rendre aux fleurs de lys leur splendeur immaculée et, à Domrémy, une humble bergère s'entretenait avec les saints et les anges du ciel de ce pauvre prince qu'elle allait conduire à Reims dans les splendeurs du sacre.

L'âme populaire, malgré tout, restait en union intime avec la dynastie nationale. Voilà le miracle patriotique qui s'accorda merveilleusement dans Jeanne d'Arc avec le miracle divin.

Dans leur détresse présente, les Hohenzollern n'ont rien vu de pareil. Leur dynastie ne s'était pas incarnée dans l'Allemagne comme s'était incarnée sous la vieille France l'antique lignée de nos rois. Ils étaient toujours les Hohenzollern, descendants des hobereaux de Souabe et de Thuringe; ils n'étaient pas de la Maison d'Allemagne, comme nos Capétiens étaient la Maison de France. C'était l'épée qui avait établi leur puissance, et non leur vie se confondant au cours de nombreux siècles avec la vie de la nation tout entière.

Le roi de France apparaissait au peuple jadis comme le successeur et le continuateur de ces rois auquel le sacre conférait comme un huitième sacrement, de ces "droituriers" qui, pour faire régner la justice, poursuivaient, comme Louis VI, les seigneurs pillards, les citaient comme saint Louis sous le chêne de Vincennes, ou comme Philippe-Auguste devant la cour des pairs.

Les Hohenzollern, au contraire, apparaissaient comme les héritiers de la force; n'invoquaient-ils pas eux-mêmes, comme source de leur puissance, "le droit du poing"? N'est-ce pas par la plus sacrilège usurpation que l'un d'eux avait transformé en principauté séculière cette Prusse qu'il ne gouvernait qu'au nom de l'Ordre teutonique dont il était le grand maître? et, ainsi aux origines de la Prusse, s'étaient l'apostasie et l'usurpation d'un religieux en rupture de vœux. N'est-ce pas par des injustices cyniquement affichées, que Frédéric II a fait la grandeur de la Prusse, en volant la Silésie à l'Autriche et la Pologne aux Polonais? N'est-ce pas, enfin, par le rapt de l'Alsace-Lorraine que s'est fait, en 1871, l'empire allemand?

Le prestige monarchique dans lequel Guillaume II aimait à se draper n'avait-il pas été frappé au cœur par les fondateurs eux-mêmes de l'empire allemand? Après Sadowa, les plus anciennes familles régnantes

de l'Allemagne furent dépossédées par les parvenus de Prusse; les Guelfes de Hanovre furent traités par leur confrère de Berlin avec autant de désinvolture que le sont aujourd'hui par les socialistes les Wittelsbach de Bavière et les Zachringen de Wurtemberg. C'est donc en vain que les Hohenzollern essayaient de se hausser à la dignité de rois de droit divin; en réalité, en Prusse d'abord, en Allemagne ensuite, ils n'avaient créé qu'une monarchie césarienne.

Or, la raison d'être de ces monarchies, c'est la victoire par la force matérielle; et leur maintien dépend du maintien de leur force. Qu'elle s'affaisse, qu'elle disparaisse, et elles-mêmes s'affaiblissent et disparaissent sans espoir de retour. C'est la confirmation éloquente de la parole du Maître: "Quiconque se servira de l'épée, c'est-à-dire mettra sa confiance dans sa seule épée et non dans son droit, périra par l'épée".

Et voilà comment est tombé le Lucifer germanique.

Et nunc, reges, erudimini. "Et maintenant, rois, méditez cette terrible leçon", s'écriait du haut de la chaire Bossuet racontant à Louis XIV et à sa cour la chute tragique de Charles 1er d'Angleterre, décapité devant White-Hall.

Que les rois de notre temps, les peuples vainqueurs, méditent aussi la grande leçon qui se déroule sous leurs yeux. Ils ont la force: qu'ils aient la ferme résolution de n'en user que pour faire régner dans le monde, non la violence, mais le droit, et qu'ils n'oublient pas, dans les règlements à intervenir, que l'injustice appelle l'injustice, et que la vraie paix, comme le proclament nos Livres Saints, "est celle qui a embrassé la justice: *justitia et pax osculatæ sunt*".

JEAN GUIRAUD.

De Capus dans le *Figaro*:

Tout dans la vie de Guillaume II aura été de la fausse grandeur et de la parade; il aura vécu dans un magnifique décor de peuples et de rois rangés autour de son trône, cherchant sans cesse à étonner le monde, la menace à la bouche, le sabre toujours à moitié tiré du fourreau. Mais l'âme était médiocre, l'instinct bas. Derrière l'acteur, non seulement il n'y avait pas un grand homme, il n'y avait pas un homme. Quand les circonstances l'ont amené à mettre le sabre au clair et que d'un geste brusque de dément il a précipité toute sa nation contre nous, il l'a fait en poussant des cris sauvages. Il a annoncé qu'il frapperait la France au cœur pour cinquante ans; l'Allemagne entière se ruait derrière lui, aussi acharnée à la curée et aussi féroce. Il a été à ce moment un chef de horde tel qu'on n'en avait pas vu depuis l'âge barbare, et sa physionomie a pu avoir un certain relief monstrueux. Il n'a pas même su le lui conserver jusqu'au bout, et il tombe platement, trop tôt ou trop tard. Trop tard, s'il tenait à périr orgueilleusement, dans un formidable désastre et s'ensevelir sous les ruines, trop tôt, s'il avait la pensée de résister, en empereur, à la révolution menaçante.

La Vie Canadienne

remercie tous ceux qui l'accueillent avec une bienveillance de plus en plus encourageante.

La Vie Canadienne

pour répondre à ces encouragements de ses lecteurs et de ses collaborateurs, dont le nombre et la qualité vont aussi s'augmentant, s'efforcera de devenir de plus en plus intéressante et utile pour ses lecteurs et pour la cause sacrée de la patrie à laquelle elle s'est consacrée.

La Vie Canadienne

publiera prochainement les articles de nouveaux et distingués collaborateurs sur des sujets de grand intérêt pour tous ses lecteurs.

La Vie Canadienne

est en vente dans les principaux dépôts de journaux du Canada, particulièrement à Québec et à Montréal, au prix de 10 cents le numéro. Le prix d'abonnement est de quatre piastres par an avec prix de faveur, trois piastres, pour le clergé, les instituteurs et les étudiants.

ADRESSEZ :

LA VIE CANADIENNE

30, RUE DE LA FABRIQUE, QUEBEC.

La Corporation des Obligations Municipales

PLACEMENT DE DECEMBRE 1918

Nous offrons, sujet à vente préalable, les débentures suivantes:

ENDROIT	Echéance:	Prix: Rapportant
Puissance du Canada.....	Nov. 1923	prix du marché
Puissance du Canada.....	" 1933	prix du marché
Province de Québec.....	Mai 1936	94.33 5½%
Province de Québec.....	" 1938	93.98 5½%
Ville de Joliette.....	" 1944	93. 5½%
Cité de Québec.....	" 1923	101.97 5½%
Cité de Montréal.....	" 1923	100. 6%
Cité de Lévis.....	Mars 1929-31	87.74 6%
Ville St-Michel.....	Mai 1922	100. 6%
Cité de Verdun.....	" 1927	96.70 6%
Cité de Hull.....	" 1928	100. 6%
Ville de Magog.....	" 1934	100. 5½%
Village Montmorency.....	Nov. 1934	100. 5½%
Village Port Alfred.....	" 1923	100. 6%
Fabrique de St-Arsène, de Montréal.....	Mars 1956	100. 5½%
Montreal-Est (Garante).....	Mai 1932	100. 6%
Commissions Scolaires :		
du Village St-Laurent.....	Sept. 1927	100. 6%
de St. Bernardin.....	Nov. 1922	100. 6%
de Hull.....	Juillet 1928	100. 6%
de Montréal.....	" 1926	94.03 6%
de Grand'Mère.....	Mai 1921	100. 6%

Ces obligations sont par dénominations de \$100., \$500. ou \$1,000.

Nous donnerons sur demande tous les détails des émissions de débentures décrites sur cette feuille.

Si cette liste d'obligations ne vous intéresse pas, veuillez la passer à des amis qui pourront en faire leur profit: vour leur rendre service.

A moins d'avis contraire, toutes ces obligations sont vendues avec intérêts accrus.

Cette liste remplace les précédentes.

N. B.—NOUS NE SOMMES PAS DES COURTIER, NI NE VENDONS SUR MARGE, MAIS NOUS ACHETONS ET VENDONS POUR NOTRE PROPRE COMPTE TOUTES LES DEBENTURES QUE NOUS OFFRONS A NOTRE CLIENTELE.

La Corporation des Obligations Municipales

J.-W. SIMARD, Représentant
Edifice Banque Provinciale
7, Place d'Armes

Tél. Main 1824. - - - - Montréal.

RENE DUPONT, Gérant
Bâtisse Banque d'Hochelaga
132, rue St-Pierre

Tél. 6932. - - - - Québec.